

ACTION 111 POÉ TIQUE

**P O È T E S
D A N O I S**



César de Nostredame

Eric Audinet - François Cariès

Michelle Grangaud - Emmanuel Hocquard

Gérard Noiret - Paul Louis Rossi

111

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

●
publié avec le concours du Centre National des Lettres

A PARAÎTRE

POESIE EN FRANCE (3) — POETES EN U.R.S.S.

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETARIAT GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff -
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 160 F — Etranger : 250 F
France : 8 numéros : 290 F — Etranger : 450 F
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 2^e trimestre 1988

I.S.B.N. 2-85463-045-4

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

CINQ NOUVEAUX POETES DANOIS

Ouverture : <i>Per Aage Brandt</i>	2
Notules	2
Poèmes : <i>Peter Laugesen</i>	3
Poèmes : <i>Soren Ulrik Thomsen</i>	7
Poème sans objet : <i>Niels Frank</i>	10
Poésie : <i>Per Aage Brandt</i>	15
Il ouvre : <i>Poul Borum</i>	21

Traductions de Maryse Laffitte et Per Aage Brandt.

CÉSAR DE NOSTREDAME

Quatre sonnets : <i>César de Nostredame</i>	24
---	----

POEMES

Six éléments d'une enquête : <i>Eric Audinet</i>	26
Poèmes : <i>François Cariès</i>	30
Anagrammes : <i>Michelle Grangaud</i>	42
Élégie VI : <i>Emmanuel Hocquard</i>	47
A la grâce de Dieu : <i>Gérard Noiret</i>	55
Sommeils (fragments) : <i>Paul Louis Rossi</i>	59

NOTES - INFORMATIONS - EDITIONS - REVUES

Jude Stefan : *Alme Diane et autres (Claude Adelen)* / John Updike : *La condition naturelle (Yves Boudier)* / Joseph Conrad : *Au bout du rouleau (Y.B.) / Revues Notes Informations (H.D.) / Numéros disponibles / Des mots à ne pas oublier / Bulletin d'abonnement / Le gigot et son frichti d'aillet (H.D.)*.

OUVERTURE

La poésie des poètes danois dont nous donnons ici quelques textes ne représente ni un groupe, ni une génération ; simplement une sorte de « poussée » qui marque d'une certaine cohérence de voix ce qui résonne dans nos années 80. Les plus jeunes (Frank, Thomsen) sont les plus classiques. Ils se retournent contre l'extroversion pop art des années 70 et recherchent un ton grave. Les moins jeunes (Laugesen, Borum, Brandt) se tiennent à égale distance de l'intimisme et de l' « ironisme » par leurs procédés magiques qui peuvent contenir — respectivement — des doses variables de fureur incantatoire, d'alchimie phénoménologique ou de métaphysique paradoxale. Le ton de ces textes est assez discursif, peut-être est-ce celui d'une éthique qui se cherche et qui interroge la condition commune, le social, le singulier, le solitaire — et en même temps celui d'une esthétique qui se souvient du surréalisme, du modernisme métalinguistique, et de la plus récente recherche du « simple ». Deux poètes sont également auteurs de chansons de rock (Thomsen, Borum). C'est en traduisant cette poésie que l'on pourra savoir ce qu'elle a de danois et de non-danois, depuis quelle « temporalité » elle chante.

Peter Laugesen a publié son premier livre, SKRIFT (ECRITURE), en 1969. Il vit à Aarhus.

Soren Ulrik Thomsen a publié son premier livre, CITY SLANG, en 1981. Il vit à Copenhague.

Niels Frank publie son premier livre, OJEBLIKKET. DIGTE (LE MOMENT) Poèmes, en 1985. Il vit à Aarhus.

Per Aage Brandt a publié son premier livre, POESI (POESIE), en 1969. Il vit à Copenhague et à Aarhus.

Poul Borum a publié son premier livre, LIVSLINIER (LIGNES DE VIE), en 1962. Il vit à Copenhague.

(Trad. du danois par Maryse Laffitte et Per Aage Brandt)

CINQ NOUVEAUX POETES DANOIS

PETER LAUGESSEN

Le taxi pris
pour un tour
à la décharge
Le permis
fichu dans la gueule
du caissier
à la banque
Montant la grand-route
descendant la pente
dans la trace des vélos
traversant le parking
remontant jusqu'à l'escalier
et descendant jusqu'à l'arrêt d'autobus
Et dans son manteau sa
veste avec ses yeux
et le bruit dans les oreilles
avec les murs autour de soi
le plafond au-dessus de soi le plancher
au-dessous de soi la porte ouverte
et l'escalier donnant sur la rue

Oui, absolument, et alors ? Bien sûr
que nous mourons, absolument. Osons-nous ? Ce
n'est pas une question essentielle. Il n'y a
rien à discuter sur ce point,
pas de commentaire, secoue l'écume
de la moustache, tu es en direct, tu es oublié,
tu es né, tu es mort, tu es ridicule,

tu es chez toi, tu es toi-même, tu es.
Et les doigts, vieux, ils sont de plus en plus froids.
Quelque chose ne vas pas. Ce sont
les autres, un autre, l'unique et
seul peut-être, mais jamais, dans
aucune circonstance, ce n'est moi,
nous. Je et nous faisons ce que je
et nous pouvons. Personne ne peut
demander davantage. Mais on ne
peut dire cela de personne ni de
personnes. Tu devrais essayer de
réfléchir un peu. Il faudrait les
descendre et les renvoyer chez eux
dans des caisses de bois blanc. Peut-
être que tout sera bientôt fini,
de multiples façons cela serait peut-
être ressenti comme un soulagement,
bien qu'il soit difficile de comprendre
qui pourrait le ressentir. Les morts
ne ressentent pas grand-chose, sans doute,
et pour les vivants ce n'est jamais fini.

Le petit cerveau qui fait du zèle avec son narguilé.

Des notes perlent
sur la peau
Les dents ont de nouveaux manteaux
les médecins insèrent des annonces
sur la cornée.

Les couleurs sur la grand-route vers l'ouest au coucher du soleil
en octobre Ombres pourpres et bitume bleu.

Le tempérament lyrique tiré vers la terre par des feuilles mortes
dans un choc coloré sur fond de ciel s'obscurcissant.
Aussi peu que possible. Le passé le plus proche a le cerveau terreux
et du sang sur les mains.

J'écris pour ceux qui ne savent pas lire
droit dans le revolver
et c'est terrible mon vieux
que l'oiseau vole solitaire
 au-dessus de l'océan désert
comme un ramasseur d'ambre
 en bottes de caoutchouc
pendant que de vieux souvenirs mouchent des statues équestres
avec de l'huile de hareng.

 La main aux alentours de
minuit bouge de plus en plus lentement, écrit
de plus en plus comme elle le faisait, quand elle
était celle d'un enfant qui commençait l'école

La vie comme on la vit mais seulement comme ça
et pas comme la plainte hurlante de l'homme
privé à la lune de papier un soir de nouvel an
en novembre quand fatigué de tout on n'a pas
le courage de rassembler l'orchestre

Ils ont trouvé dieu, idiot en camisole de force
et un micro pour faire des commentaires avisés,
hello Mary Lou, on ouvre une pompe à essence ?
La parole est à tous tant qu'elle ne

dit rien. Art pur. Mort avec public,
film qui brûle dans les ongles de pieds
incarnés. Fermé dedans. Fermé dehors. Livre
blanc. Liste noire. C'est si facile et
tout compte fait simplement sombre.

Dix heures de sommeil
et une heure de Beatles
dimanche matin

décembre
1987

Des mains torses mettent
des feuilles mortes en tas

... de nombreux passés
cherchent à sortir des tourbillons
de tes cheveux

silencieux comme des violons
... comme des nuages, langue et palais
en chemise et nœud papillon

— drôle d'escargot.

L'écriture déroule ses motifs
comme les lignes d'une main disparue

La pluie tombe sur des nids vides
sur les branches des arbres nus

Les oiseaux ne chantent jamais
sans raison.

SOREN ULRIK THOMSEN

Ma sœur je t'ai vue
je t'ai vue
 dans un miroir
comme un navire
tu apparaissais derrière mon épaule.

Un orage inconcevable s'est levé,
dans ta maison aussi les portes hurlent sur leurs charnières,
comme moi tu prêtes maintenant l'oreille à toi-même
et au pas tenace du crapeau traversant la pluie battante.

Dans ta tête surgit l'image
d'un jardin plein de nuit et de craie,
de plantes ombreuses, de mousse flamboyante.
Toi aussi tu confines au presque rien.

*

Il existe un navire aux feux éteints,
un livre ouvert
sur le silence.
Il n'existe aucun raccourci pour le monde
au petit matin
alors que la pluie tombe
existe un homme,
 qui est moi,
dans la cuisine glacée.
Mais pas de chemin pour
 sortir du monde.

Une dure journée dans la société

« Il est tard si tôt »
un homme ivre dans
le train

La mort te regarde de son petit œil clair, sa peau est sèche et lisse comme un parchemin et crisse un peu. Mais la décomposition fait du bruit, comme une dure journée dans la société : les vieilles gens portent de petites per-ruques parfaites et pleurent quelque chose qu'ils ont oublié ou bien vivent en grandes bandes pour le ramassage de bouteilles, de mépris et de tout ce qu'on peut entasser en une pauvreté toujours plus grande. Les enfants crient pour attirer l'attention — et l'obtiennent, et crient. Deux cultes parallèles sont réservés aux adultes ; l'un destiné à l'entraînement des méditations silencieuses sur l'économie abstraite, et l'autre consacré aux contrôles du corps ; on la fourre dedans et on la retire, on boit et vomit, on mange et gonfle et prend un peu plus de place et maigrit jusqu'à ce qu'on prenne si peu de place que quelqu'un veut la fourrer dedans et la retirer, et on rit et rit et ceux qui ne rient pas se sont mis hors de la société et doivent trouver un autre compartiment, qui n'existe pas, ou recevoir une raclée, qui existe. J'aurais tellement voulu être médecin, politicien, conseiller et visionnaire — mais je ne PEUX pas, car je tiens à si peu de choses et j'aime si impatiemment la chauve-souris, qui tourbillonne dans sa nuit vibrante, un hôtel d'acajou à la tapisserie fleurie et à la garantie de pluie pour toute l'année, les petits petits souliers vernis des petites filles, les mathématiques et le globe qui transporte le Silence du monde entier à travers l'univers, une eau de rose au fond de la nuit, ta main ouverte légèrement luisante sur la couette, tout ce qui existe et n'existe pas, la grenouille petite et humide. Son regard clair dans l'ombre.

*

Quand les réverbères s'éteignent sur la route de Hvidovre,
quand les oies émigrent et l'aurore respire

tu n'as plus besoin de me dire
ce qu'est la vie et ce qu'elle n'est pas
qui sont les morts et ce qu'il faut faire
alors il va pleuvoir
alors je resterai

 tout seul dans mon coin
perdu dans les lettres qui ont disparu du courrier cette nuit,
dans le réveil qui sonne à un moment inventé par lui-même,
dans l'obscurité qui explose dans les jardins des villas
 quand la rose. le lys. l'œillet
se ferment : Chacun sur son secret.

RAMBLER'S REST

Chaque soir, quand le voyageur arrive dans une nouvelle pension, il sait qu'il peut passer sa vie entière là, il y trouve finalement la paix : derrière les flocons des rideaux de dentelle contre la vitre ronfle la cheminée, sous le hêtre pourpre court un ruisseau lumineux. Un chat s'étire sur la valise, pendant qu'il va se reposer dans le lit géant de la chambre onze ; mais au cours de la nuit, les doutes et les obsessions de trois cents ans sont transmis directement à ses os par la table à thé, un oiseau empaillé et l'appareil acoustique défectueux de l'hôtesse — dans la salle de séjour les locataires dansent comme des fous furieux au bruit d'une respiration et de quelque chose qui glisse lentement d'une main, et déjà avant que le soleil ne se lève il doit repartir, emportant sa valise et son calme intérieur.

('Nye digte' [Nouveaux poèmes], Copenhague 1987).

POEME SANS OBJET

La cendre avec ses flammes repliées,
les pierres qui viennent toutes
de la même montagne, les sept états
d'esprit et le monde des dix directions,
les arbres noircis et les nuages
avec leurs énormes ombres
qui ne laissent pas de trace :
est-ce cela qui doit nous insuffler du courage ?
(un courage qui ne laisse pas de trace)

et les vases communicants que
nous sommes et qu'est
l'eau et qu'est
un parcours infrangible
et qu'est un anneau qui désespérément
se répète,
si nous jetons une pierre
dans cette eau que
nous sommes

*

aphoristique comme une feuille d'automne
qui tombe et sur laquelle
un poème est écrit

à sa nuit et se montre aimante envers elle,
aimante comme seul l'amour sait l'être,
aveugle en amour, aveugle devant les mots
dans ses mille commencements
et portant son regard vers son achèvement
et alors lentement ramenée,
lentement, lentement vers
nous-mêmes, vers le lit de neige
au-dessous de nous, vers l'ombre lumière
sous les arbres, vers
ce qui croît,
vers l'eau,
un poème

*

lorsque c'est arrivé
et que nous nous retournons pour voir
ce que nous avons laissé — n'y a-t-il alors
qu'un petit tas gris foncé de cendres ?

oui, tel est ce baptême du feu
et telle la mort avec ses sept mille
pas étirés à travers le ciel :
à chaque pas une lumière s'allume au-dessous de nous
et elle brille comme l'étoile du berger

et la nuit et les noms chantent pour nous
et les images rêvent pour nous
et la lumière voit pour nous

et ainsi les mots restent seuls, ensemble,
dans leur vacuité, et cela

est en soi suf-
fisant

*

les nuages quotidiens et le vent
soufflant des dix directions de l'espace,
les mots auxquels nous nous abandonnons
et que nous portons à travers les jours
comme les jours nous portent et nous font traverser,
comme l'humilité croît en nous
et nous fait grandir, comme nous croissons
nous-mêmes dans les mots et les grandissons.

l'abandon comme une grande maison que nous habitons,
deux mots qui changent de place pendant la nuit — tout cela
nous le connaissons d'expérience — cela atteint la maison
où nous sommes étendus sur les lits et sublimés en corps
sur des milliers de souvenirs, sublimés en mots,
écrits sur de petits billets froissés, sublimés en draps
que nous défroissons avec précaution et lisons
pour savoir ce que nous avons rêvé

*

le lendemain, la nuit suivante,
nos noms abandonnés s'appellent en criant,
mais le bruit est si fort que nous ne
l'entendons pas (le bruit d'un château de cartes
qui s'écroule sous le souffle)

est-ce ainsi, est-ce
sans hésitation et sans regret ainsi
que nous faisons attention l'un à l'autre,
ou qu'ainsi nous nous oublions
pour triompher de l'inconcevable privation
que désigne chaque nom ?

est-ce ainsi, est-ce
de cette seule manière que chaque rêve
est un intervalle où l'infini
est replié dans l'instant ?

et si les images rêvent pour nous
et si toute chose est l'image de ce que nous sommes,
de quoi sommes-nous alors l'image ?
(des sept mille frontières qui brillent devant nous
et que sans cesse nous franchissons
pour parvenir entièrement l'un à l'autre)

*

nous le savons, nous le savons
mais gardons le secret : il n'y a aucune
espérance et par conséquent aucune déception
dans les rêves, dans les poèmes, et eux seuls
ont notre confiance — pas même les mains
possède cette familiarité sept étoiles
bien qu'elles aient écrit ces poèmes pour nous

sept ans de notre vie elle nous a suivi et à la fin
nous avons pu prévoir notre propre silence
comme une piste que nous suivons encore — non pas
jusqu'à ce qu'elle s'arrête, mais

en partant de son arrêt et en arrière
jusqu'à son commencement
(nous tournons en rond)

*

comment une méditation plus profonde
pourrait-elle se ramifier sans se transformer
en pensées ou idées, sept mille
pensées de cet ordre et sept mille idées,
qui s'élargissent comme des couches ligneuses et
deviennent à la fin sept mille arbres ?

grâce à la précision infinie d'un nombre
nous pouvons en comptant nous rapprocher
du centre de chaque pensée et la suivre
jusqu'au bout : seule la cendre
nous cache son feu
et l'eau que
nous sommes

*('Genfortryllesn. Erindringsdigte' [Le Réenchantement. Poèmes
de souvenirs], 1988).*

les rêves qui rêvent
loin de toi
les montagnes avec leurs
livres
une femme se retourne
et sa lourde nuque
se ferme et s'éloigne en dodelinant
aucune entrée à cela
c'est le jour et sa musique est là

*

l'être ne fait que brûler,
ne sait que le langage du feu,
conçoit comme consume,
ne fonde ni une vie
ni autre chose, mais
ouvre d'innommables tr
et f dans les fondements
et si seulement la phil-
osophie pouvait s'en tenir aux
pensées et aux tables et aux
chaises surtout aux chaises.

*

là où tu t'es arrêté
cela continue comme une balle
ou une tête à bec
quand tu reviens il est facile

de reprendre l'initiative
d'approuver de la tête et de donner
aux mots leur phrase si ardemment désirée
l'intonation va arriver toute à l'heure
a juste fait une petite course

*

la fuite, la route dans les collines
où tout disparaît, les bois et au bout
la plaine et la mer devant, tu n'iras
pas plus loin c'est fini et la plage
lèche les idées en furie, les chiens
glapissent déjà dans les falaises
et des visages connus surgissent et
montrent une direction, fais demi-tour
et traverse le pays, vers l'est, en
arrière, vers l'intérieur, comme
chaque bête, cours dans le même
monde, parcours, cours.

*

un temps s'achève
et un autre ne commence pas ?
suis-je donc un moment sans temps
parce que le prescrit est épuisé
alors je n'ai qu'à revenir à
moi-même et à l'indécidable
fluide que je retrouve sous l'eau :
pour que l'on puisse faire et fairefaire
il faut que quelqu'un décide du fait et
faitfaire et cela ne peut être le même
j'envoie une lettre dans le futur

à ouvrir après ma mort éventuelle
elle contient le narrateur et lui
donne le droit de dire ce que j'ai
faitfairefaire, aurai fait, maintenant
que j'accoste.

*

il est évident que le langage
est une condition fatale qui
te tombe dessus comme le jour
ta naissance la maladie le nom
l'amour cela vient et ne re-
part jamais plus c'est ingué-
rissable cascade de pertes les
plus grandes que tu aies à sub-
ir le fait de parler une langue
ou quelques et pire encore
dans la poésie

*

le quotidien des nerfs serait
celui des cordes d'un monceau d'instruments
laissés dans le coin d'une salle de gymnastique
parfois un ballon les atteint (égaré in-
souciant) ou le treuil les triture
(cela donne un timbre différent
quelques visites de rats sont imaginables
et feront naître de la vraie musique

*

contrainte
un mot
sept mots
UNE contrainte

*

et plus de sonorité et plus
d'angoisse ondulant à travers
le métal les pierres nos sil-
houettes os et idées. et plus
de sonorité en rotation en nu-
ages jaunes suspendus. parti-
cipes parce qu'ils ne nous
relient à rien que ou l'un à
l'autre ils nous relient.

*

cette idée de retour
qui hante les textes et les humains
son idée c'est qu'ils peuvent gesticuler
dans leurs destins sans appartenance : il
leur suffit de pouvoir surgir et en une
autre occasion resurgir
ce qui suppose une seule aptitude
élémentaire celle de disparaître entretemps

*

une voix attend
pendant qu'une image essaie

de se former en silence
cela pourrait être le chant
une pression lente, sollicitation,
qui devient lumière

*

je ne sais presque pas penser
mais il y a quelque part un excès
de terreur qui refuse de se poser

*

les simples couleurs de la rue et du ciel
leur réponse lustrée et lisse à mon
regard rugueux (cherchant des trous)
ou les murs d'une mémoire contre les mains
qui mètre par mètre caressent la prison
pour sortir dans les choses oubliées :
ces choses posent les conditions.

*

il fait nuit noire,
la cendre rampe sur la table
comme une menace,
qu'est-ce que j'attends, au téléphone,
le langage attend dans sa lumière lente,
devient reptile et prépare un rêve lourd,
de voix venues d'un impossible,
qu'on ne peut infléchir,
les yeux deviennent oreilles, ouverts comme des os.
(nachtsmusik)

*

maladie maladie la vie est une maladie
dans la ma-tière une étrange contors-
ion qu'il faut voir de très loin pour
trouver belle de la beauté de la matière
mais de près il y a les visages et le langage
faits pour décourager quiconque, amateur ou
autre mais d'encore plus près on voit cette
poésie autre maladie dans la maladie,
la matière qui essaie de revenir

*

la parole n'est pas seule, elle fait suivre
et se répond à elle-même par un retour fugace
en passant, pas plus que l'acte, maillon
dans une chaîne de feu et toujours affidée
parce que le corps est immergé dans le monde jusque
aux oreilles ; aucune solitude ; les actes qui parlent ne
font qu'achever l'image d'un enchâssement et d'une
syntaxe cliquetante, seulement ce qu'il pourrait y avoir
de pensée quelque part entre mes deux corps par-
lant et agissant forme une parenthèse solitaire
pour les arbres noirs et verts du commencement, et
toute la suite pousse intacte et hors de portée,
en silence sauvagement sans humaine attention

(Inédits, 1988)

IL OUVRE

C'est le mot et la négation du mot
la même distance et absolument aucune distance

On frappe
il ouvre
il n'y a personne

Nos pensées disent : fuis, fuis, fuis
mais les mots nous contredisent
les mots sont de petits pieds-plats
ils ne peuvent pas nous suivre parmi les nuages

Il n'ouvre à personne

Quand un vouloir trouve un vouloir
— ARRIVE A TRAVERS LE SEIGLE —
surgit un non-vouloir
qu'ils suivent ensemble

Ils ne veulent rien d'autre
que ces plaines, ces nuages, ce pays,
ils ne contreveulent pas,
ils ont une respiration si profonde
et peuvent bien sourire s'ils le veulent

*

On frappe
il ouvre
seul le vent est là

C'est la mort et la négation de la mort
ce sont les pauses entre les vies
leurs petites mains tendues hors de la terre
en fleurs déguisées

S'il n'avait rien pris dans ses bagages
il ne pouvait rien sortir
quand le train faisait un long arrêt entre deux gares
et que les hirondelles sur les fils regardaient
pouvait-il feuilleter le néant
ou mâchonner un peu le néant
avoir conscience de quelque désir
mais lointain, lointain, car nous partons bientôt

Il n'ouvre à personne

Car la vie qui embrasse tout
est trop grande pour lui
elle se déplie et se déplie
qu'est-ce qu'il peut faire de ses petites inquiétudes ?

Il a tant de choses à régler
entre autres lui-même,
il a ces voyages dans la tête,
ils étourdissent, ils font de la poussière,
il doit bien rentrer chez lui aussi
avant qu'il ne fasse nuit

C'est le pouvoir et la négation du pouvoir
il émiette son pain
l'eau rafraîchit sa peau

On frappe
il ouvre
la nuit est épaisse comme un brouillard
droit contre lui
il ne savait pas
que la nuit était tombée

Il ouvre à la nuit,
n'y pense pas comme à une nécessité,
elle s'émiette simplement comme le pain,
elle rafraîchit simplement comme l'eau,
le mot...
il l'avait juste sur le bout de la langue

Tout-puissant le paysage, l'espace
embrassant maternante ombrageante la maison
petite, abattue, l'âme

La parole pénètre dans sa vie
va chercher des traces de poussière
des jours qu'il avait aimés

La route est longue encore
et sans aucun but
nous le suivons des yeux
le long de la route, sur la colline,
jusqu'à ce qu'il disparaisse

Il ne pense pas le passé
et ne peut penser le futur
la parole est statique, mais vibrante
au centre de son corps de sang

Il n'ouvre
à personne

(Tordenfugl' [Oiseau de tonnerre], 1984).

CESAR DE NOSTREDAME

De quelle mer profonde, et fontaine eternele,
De quels divins surgeons, et de quels lacs secrets,
Est puisée la veine, et l'eau des mots sacrez,
Que ceste plume coule en manne perennele.
De toy Faisseau d'Encens, de Myrrhe et de Cabelo,
Dont s'est veu l'Empyrée autre fois en regrets,
Rouge, et grand Ocean, qui de mille degrez
Abysmes sous tes flux la source originele.
O saincts fleuves de sang, qui rompites jadis
Les bandes du Sauveur, pour du haut Paradis
Nous ouvrir les huis d'or, et le celeste Louvre ;
Vous versez, dans ces vers tant de flots precieux,
Que le divin CEPPEDE aux plus terrestres ouvre
Le chemin de la grace, et la porte des Cieux.

SUR L'ADMIRABLE VARIETE DU GLORIA PATRI, ET SUR LES ANAGRAMMES. DIVUS APOLLO GALICUS ET CARES.

Si donc Esprit, Œil, Main d'ange, d'Homme, de Fée,
Aux Vers, aux Traicts, aux Airs releus repains, repris,
Plume d'or, Pinceau d'or, et lut d'or ont appris
Sous l'Ardeur, l'Art et l'Air, d'Apol, d'Apel, d'Orfée,
Au Pere, au Verbe au Saint Temple, Autel et Trofée,
Au TRIN'UN, Fort, Juste, Alme, Infiny, Finy, Pris,
Je doy, je ren, je laisse Ame, Memoire, Espris :
La Muse Musaique, et la Musique Fée.
A l'Honneur, Grace, Amour, Haut, Favorable, Craint,
Du Dieu grand, du Christ Humble, et de leur Guide Sainet :
De l'Estaint, l'Estant, l'Estre, Est, se forme, se mole.
Au Roy, Peintre, Harpeur, Voyant, Parlant, Divers,
Au DIVE APOL GAULOIS, CARES Sacre, offre, immole,
Esprit, Plume, Œil, Pinceau, Main, Lut, Airs, Traits et vers.

A M. D'AMBRUN

Dieu force en ta bouche tonnante,
Comme par deux clairons divers
Est à l'oreille des pervers
Trompe horriblement estonnante,
Au rebours harpe resonnante,
Des Hymnes, des chants et des airs,
Soubz des beaux et celestes vers,
A l'Ame aux vertus s'adonnante.
Tout tels au jour remply d'effroy,
A ce grand jour de ce grand Roy
Que suyvront foudres et tempestes
Deux anges divers en habis,
Iront separant tes brebis,
Des Boucs avec mesmes trompettes.

Envie, cruauté, rancœur, faulses Doctrines,
Conseil meschant, gent dure, implacable fureur,
Or impur, felonie, orgueil, malice, erreur,
Baisers, glaives, bastons, sacrileges, rapines,
Mespris, buffes, soufflets, roseaux, titres, espines,
Coqs, cordages, crachats et ministres d'horreur,
Bandeaux sceptres, bassins, tenebre, ombre, terreur,
Piliers, verges, foyets, infames, disciplines,
Trompes, cors, estandars, falots, torches, fanaux,
Clous, escheles et crois, sentences, tribunaux,
Suye, vinaigre, fiel, marteaux, lances, tenailles,
Hebreux, Grecs et Romains, larrons, cartes et sort,
Astres, Lune, Soleil estoient aux funerailles
De celuy qui mourant fut vainqueur de la Mort.

Pieces héroïques et diverses poesies (1608)

Ces quatre sonnets viennent compléter l'ensemble publié par Jacques Roubaud dans notre n° 109. Ils étaient restés « en rade ».



6 ELEMENTS D'UNE ENQUETE INACHEVEE
DANS LE DELTA

(carte topographique ign 1437 ouest)

les baigneurs ne grelottent pas. il n'y a pas de baigneurs. il n'y a pas de plages. il est difficile de savoir. la pluie rend le chemin de la digue impraticable. aller dans le delta n'est pas une plaisanterie. un homme chaque année vient qui répare la passerelle soumettant chaque planche à un examen attentif en sautant dessus à pieds joints et jugeant ainsi à l'intensité des craquements provoqués par les chocs répétés l'état de conservation du bois gorgé d'eau. après quoi il arrache avec une énergie décuplée semble-t-il par la rage — on ne sait pas qui le paie — les planches les plus pourries pour les remplacer par de beaux madriers blancs et bien épais. il y a eu du vent. on déplore des victimes. les employés se succèdent au travail d'entretien. ce depuis des siècles croit-on car on trouve déjà dans les années 1100 et quelques sur cette passerelle des moines sommeillant armés de gros bâtons venus là goûter la fraîcheur de la nuit après avoir mené dans le delta, vêtus de grossières robes de bure dont les pans trempent dans les eaux poissonneuses, des battues très intenses contre tous les animaux.

les promeneurs sont rares. il n'y a pas de promenades. y-a-t-il encore des hommes. c'est plutôt que l'on devient animal ici, passé le dernier coude du chemin de la digue. quand le vent s'arrête, il recommence. beaucoup de ce fait dans les bas-fond de ce paysage ont les traits du visage érodés. 3° en moins. la mer blanche. la ligne du dos de la nuque au bassin raide. c'est à l'abri de l'arrière-pays que les moines édifient vers 1085 une abbaye. mais la lande étant désertique les loups vont alors par bandes. ordonner ce pays fait pour le désordre commence à l'abri du vent. de manière animale. il faut prendre la piste à gauche à la sortie du village.

si la lumière est claire des vestiges apparaissent. des restes. ceux qui vont jusqu'au port sont désorientés.

on avait exhumé près de là de la boue des cités lacustres d'un temps très anciens où vivaient des tribus. accompagnées de chiens. surgis tous ensemble de la vaste et présumée impénétrable forêt d'alors. on dégagait des sépultures. la rumeur se répandit comme une traînée de poudre dans les bourgs environnants. les jeunes chercheurs bénévoles criaient, à cause du vent. on s'aperçut que les marées ramenaient des fragments d'outils et d'armes rustiques — pierres taillées, flèches, grattoirs, bâtons de jet — souvent utilisés pour la chasse et la pêche le long du ruisseau ou dans le delta. on mentionne ensuite des peuples celtiques, puis une invasion de vandales. qui provoquèrent chez les autochtones un irrépressible instinct de fuite. on ne voit plus aujourd'hui qu'une usine. les ouvriers le dimanche ne viennent pas dans le delta. ils restent aux abords de l'usine. il y a toujours les nuages ou bien c'est la fumée.

la difficulté vient de ce que personne ici ne dit rien. trop de vent trop de silence n'y sont pas étrangers. ceux qui vivent là — mais sait-on simplement si quelqu'un vit dans le delta — respirent, à bien y réfléchir, comme les arbres de la forêt. c'est un monde obscur fait de leurres et d'illusions. on sait que la mer est poissonneuse, jusque dans les prairies qu'elle inonde parfois. que le propriétaire du domaine le plus proche, pierre, mourut réellement d'ennui.

le bruit court que jean amanieu acquit un beau jour, en suisse, le domaine, le château, les dépendances, le gazon, le matériel agricole, la domesticité, les effets personnels de la femme de son prédécesseur, les jouets des enfants pour les donner aux siens et le carnet d'adresses de la fille aînée. la seigneurie avait eu pour maîtres ramo et arnaud et guillaume et pierre et bernard et la mère de clément et raymond guillaume dont la fille épousa

jean. les terres plus tard furent vendues comme biens d'immigrés à la révolution. il y eut des jalousies féroces. les marais furent assainis.

des écrits en effet conservent la trace des noms, de pierre et d'assaride dont naquit jean qui transmit les terres à jean son fils qui fut célèbre, combattit avec le prince noir et délivra la duchesse de normandie et isabelle de france assiégées dans la ville par des brigands qui couraient la campagne et par la suite fut enfermé dans un cachot où il mourut. lui succéda son oncle archambaud lequel épousa isabelle puis légua ses richesses à gaston qui épousa marguerite dont ils eurent jean qui épousa marguerite et devint ainsi le chef de la maison et finit ses jours dans ces terres austères, dans la boue, la vase et les marais. puis vinrent gaston et gaston et Frédéric et François et Henri et sa fille Marguerite qui épousa Jean-Louis. Henri leur héritier mourut en 1640 et quelques entraînant le déclin de cette illustre famille.

juin 86

POEMES

L'HISTORIÉ

(et sa boucle)

I

Le noir de la pourpre, la corruption
Du camélia, le nez de fer des lis
Et la pomme éternuée,
Voilà, couronne, ta lignée,
La dévotion à tes menées.

Effrayée de bercer, belle vieillesse,
Alors que plus ne sait voler
Aucune pierre,
Douce vieillesse capitale, avant la Saint-Martin
Va ramasser les mots, vernir les mains,
Fine vieillesse à l'antichambre.

*
**

Couronne de vieux goût, toujours en tête...
Mais Ulysse non plus, malgré la fraîche suée
Des vacants, ni la ville fermée
Par balais, chapelets, —
Zeus non plus, quoique franc frère...

Mais pour dire, fonte, coulage,
Dire grammaire (la grammaire des socles, la base
Du basement des caresses, colonne
Après colonne), alors je ferai pêche
D'un poisson de bouillon : vue sur Vésuve.

*
**

Solitaire, singulier, tu te tairas.
Creuse la poussière, la muse de la nuit,
Creuse (on n'aime que toi) ta loge de sibylle.

Mais assez ! assez d'ordres et de baisers
Rectilignes, provençaux, parallèles,
De stigmates navals. Ecoutez,
Doctes ! c'est Walkyrie,
C'est docile, c'est silence.
Fermez la cave à poésie, faites blanchir au feu
L'idiome.

II

O narrateurs à pied, langues de lièvres,
Beauté des laids, la logique vous pend
Au menton. O précieux précipités,
Coureurs, narrateurs, sang blanchi, encre blanche.

Mais le cœur est ancré, vous êtes au soleil,
Roses pareilles, délivrées
Par le timbre et le tambour, débarrassées
De la révolte. O narrateurs, faux dahlias.

La jouissance des lions (votre rêve)
Se fond. Pas de lions.
L'incendie des autels n'éclaire pas
La vie jamais sifflée. Molle trempe, sabres verts.

Mais, mais, mais
Narrateur même serais-je ? terreuse
Gloire de serfs. Grain je suis
Aux genoux de vos cachots.

Et, rouge-forge, lourde comme un cadeau
Du pauvre au riche, ma main flèche sa plume
Gauchère dans la noble équité. Debout, chefs d'esquisses.

Ainsi penché du haut de l'âge,
Embrassé de liserons, je n'ai plus de mémoire :
L'offense aura découlé du savoir.

Ainsi, riche flamine, baillé aux rêves,
J'intrigue les orages et je hue
Riant roulé dans l'ample alizé de Paris.

Je ne chante que citations, je suis venu
Ceindre et peindre les cœurs vaincus
De grâce et de tomate,
Puis rendre à la Thébaïde
Le rompu de la rançon.
Je me dénie, je me demande.

*
**

Chez nous, du bas du ciel, on chante messe,
Messe jonchée de menthe.
Et le regard épouse, avec le bec du pélican,
L'enfer, la pourpre, la nuit aux yeux prudents.

III

(boucle)

Quand je t'aimais, la terre était carrée.
Les fleurs se mangeaient à la sauce larmée,
Les pleureuses dansaient pour l'église. Quand j'aimais
C'était partout haut-fourneau et Venise.

Et maintenant tu rameras, seulement seule :
Aux dents la verte hilarité des veuves,
Au pied les freins.

Oh je t'aimais, donne-moi gage,
Boucle de cerisiers, gagne-petit.
Gagne-pain de force au grillage,
Donne-moi verse et pluie.

Et, revenue la fièvre de plein ciel, la voyante, la vue
D'un fil de feu
Sous les griffes de l'hirondelle.

CHANT DES LIONS DE L'OASIS

I

à New York

Manger du lapin et des fèves
A la tempe de la ville ;
Laisser la simonie des escaliers
Rater dévotement, à l'espagnole,
Par chaque marche ciel et terre ;
Poursuivre le cours d'Est en Alyscamps.
Manger de la fève et des algues.

Le nuage creuse le ciel, la mort fait vivre.
Les digitales nous dénieient
La parenté des léopards.

II

au chaud

L'orage, grand gabier, touchera terre.
Quelle profane chevauchée !
Les mères, en couvant, secouent des houppes
De nitre sous la voûte,
A contre-aspic.

Ecuyers de bureau,
Bleus dès l'hiver, jaunes l'été,
Vous attendrez cent ans la bonne volonté
Des règnes.
Vous, grisonnants, reconnaitrez, faste béguin,
La justesse des cygnes.

Oiseaux et papillons, eunuques acharnés,
Sont pris entre mainte écriture
Ecrasante. Ah recluse
Ecriture ! Leur mort sera d'oracle
Leur temps de rade. O embrasure !
Hagarde canicule, ô cours !
Que coure la brisure
O, dure d'œuf, du talon de tes pieds.

III

à la cinquième saison

Comme des lièvres aux joues miellées
Notre parole (diète de cent élus
Faits et blâmés en urne creuse
Rivetée de peur et furie) lute son gîte. Mastaba.
Le chant des passagères
Donne à la cloche de quoi gorger le bec
Ecaillé de son rêve gâté.

Ita, gâte gorge, c'est la miellée
Du rêve des lièvres, c'est la Diète
Donnée, son chant sur mastaba.
Reste élue cette notre parole, sa peur qui gîte en passagère,
Son écaille blâmée par furie,
La cloche qui lute sa joue et l'urne qui
Lui rivette le bec.

Hardes oreilles ouvragées
En poignées d'anges pour lever
La tête jusqu'au matin
Et nez de haut roulé de blanc
Sur les fats cheveux respectés
Tout en glace emparée, portrait
(Brisez bêche, temps piquez),

Au matin roulé, par temps respecté,
La glace bêche la tête. Oreille, nez,
Cheveux, — portrait brisé de blanc, — ouvrage d'ange :

Le fat, le hard de haut s'empare du levant
Qui point sa bêche.

L'âge raconte : sur cheval à doucine,
Crest au Nord, un duc de piétons en bois brun
Avance, croisade fâchée. L'hymne troque
Moulures contre idées. Le soleil normal,
Tasse des cieux, s'estampe à l'appui-pouce. Contre-volute
Et fleur de thé, le roi pile notre terre de cris,
Le roi pêche la diction en cuilleron parjure,
Le roi maroufle l'univers
D'un texte feuillagé.

IV

au goût et au jour

Rime ravage autorité
Autel, mince global,
L'envolée supérieure, la molle
Embrassade chutée du fien d'oiseau
Et la main du domestique

A la boule du harnais.
L'Anglie naïve, aux chairs liées
De menthe impure et de ruses de mer,
Chanterait si l'ange et l'aigle
Se couchaient dur.

Recouvert, bure et satin
Et steppe et jardins recouverts,
Ainsi de nuit en grève
La mer sèche les sables.
Le douceâtre, le plagiat
S'entache de suée et l'oiseleur avec
De sobres sectes.

Au ciel où vont mentir
Les vastes hérons démantés
Dort et gît la dignité
Moderne. Est-ce miroir, fer noir,
Ou pardon de cuissage ?
Un grand t'en répondra.
Grand paon d'hiver, de griffes candides.

Ciel mohave, neigeux.
Bonne lande de mouches et de mûres
Plus haut, sans bords, où les amis
Oiseaux courent, décollent, où
La mort immortalise.

Ainsi, plat comme sieste, beau recoin
De collines, sur tes pieds, italiquement
Nous placerons la terre
Haineuse de l'Asie,
Sainte savane du vivant.

COMME DES DIEUX

Conte

à tels, à tous, au XIII^e César.

Papier, modeste confortable,
Avance, avance ! hymne et tramway :
Le fer, la ferraille, la force
Et le force.

I

A ceux qui couvrent leur texte
De tuiles d'ivresse nègre
Et qui veulent rallier un dolmen de Tarn,
A ceux, à soi, à celles — anges morts ou moyens —
Je donnerai,

Je donnerai, je subordonnerai la poussée des choses.
(O Dieu ! Thérèse ! Israël !
Tous les trois, laissez-moi là.)

II

Au nom de ceux qui soulaient raconter
Aux cousines busquées, aux cœurs ouverts, velues du centre,
J'invite la rubrique : Venise et Saintes,
Vues à pied, vous raffineront tout.
Là, chez les morts, ne buvez pas
Autre chose que mon gin de vingt heures, face au mont d'Atlas,
Et la piquette grâciée de Lombardie. Ne buvez pas
Le philtre de tout l'Autre.

III

A moins que le Borysthène
N'enlace, en zone de sang, la chétive soufflerie
Du génie de François,

Ou de la plate élançée mémoire de Paulette
Enfermée dans un brin, —
Les autres, nous aimons l'éternel coucher
Du soleil enfantin, et les cerises
Coulées en deux sur la confiante oreille blanche des fillettes.

IV

A qui passer le rire ? De combien chaut
La moquerie vannée, courbée comme l'osier,
Moquerie de mon âme ? Je partirai sur les routes réales
Où frissonnent les bêtes voilées, sur les voies molles et furieuses
De la dernière mer.
(Vois, Malebranche, ton chapeau
Sautiller sur tes épaules, déprises d'air hébreu
De la Chambre des Comptes, et du Tendre.)

V

Amour, l'amour, la fleur crochue...
A pied et en balance de mélancolie
Au paradis de la piscine, l'abrupt, le suave,
Moderne et mort, un gai fantôme francigère :
Nouvelle mort que d'être mort
Hors du lac de consolation où il baigne ses veuves
Et les noie de baisers de limbes,
Saint noceur.

VI

Abordant au bac du mépris infusé,
A la verdure de ses yeux, l'éphémère me point.
Mes doigts sont mangés dans sa petite bouche de diamant.
Et le reste du reste est porté, fenestré, par ses poignets

Génitifs. Le Vieux revient, le boîteux lutte, la vue ventrale
Disperse nos colliers de succès. La maîtrise aux mains rondes
Nous fait saigner sur des sarments d'Israël, et nous passons. A toi, nuit vive
Pleine de femmes qui rient d'amour.

VII

Alguazils de croisade, Jacopone et Bohémond,
Filez à la clé au galop jaune et rose
De votre manie. Rapportez-moi, en urne de noce,
L'arsenic parfumé du berceau, le papier neuf
De la convenante Algérie.
Offrons-nous tour à tour la rasade et l'ovation.
Ouvrez vos épaules aux embrassements emplumés,
Comme des anges, du lit fait.

VIII

A ce muid en robe de tigre, demi-muid de folie,
Je prends trois plis baignés, battus, et sous la zone
J'emporte l'oblique usé. On ne compte
Jamais la justesse du vin.
Oh, sûr, (mais sûr comme l'aiglon s'il s'amuse avec Maillane)
Sûr que de bien rester à bonne année
Je gagne une place de cercueil, ou un géranium à l'ossement.
Glycine, alouettes, autres myrrhes.

IX

Abouchons la voix de femme faite
Des cimetières étrecis à la parole bizarre
Des arrosoirs. Accouche, alors, accouche vite
Si tu as bouche. Et couds les bords de cuir

Du rire des choses à la gorge du beau temps
Et aux sablons, avec le fil de tes rides jolies.
Battre m'arrange.
Plus jamais naître. Il faut passer.

X

Aeterne aperi ! Les enfants, servants d'une cérémonie chasseresse,
Poussent les vermeils panneaux. Oui, l'enfant voit
Le linge, le plomb, la poussière
De la grimace des sauvés.
La tombe est chaude, un ciel de vantaux gris
Suant sacré s'accoutre en écorces. Il est nuit, blancs amis, la noce est faite.
Enfin ! perdre le sang, se faire étang, perdre et se faire, faire et se perdre,
Réfléchir et saler...

XI

Adam, Moïse et Nod, Rama, Salem, Ignace, Pie, anges et mystes,
Job et Socrate, — ceux qui ouvraient le donjon du soleil aux péchés
Alors que j'étais bleu, dévot dans l'Ouest, — Abel, Naples, Dodone,
Agra, Bou Sir ! Maguelone,
Miette et sciure du cyprès...
Clair, séparé, habillé en babel par des rideaux de pluie sourde, sereine,
Des fleurs crochues, mortes, modernes, font oiseau d'un paon de mite et
d'orangé.
Eh bien ! l'infecte merveille de la vie ira si bien
Aux solitudes...

XII

Alors, avec un duc, une mite, une orange,
Avec de la laine touchée par le clair et le cri de Noël
On va parler des infectes merveille de vie. On va laver
Les plumes frappées du paon, avec du claret

Mouillé des larmes de la Sainte Adolescence. Ayant déchiré
La vieille robe, on verra les flancs de cuir des grands jours
Se conduire, en battant, en vrai soufflet des arts.
On va brûler, comme sainfoin, la loi des lettres.

XIII

Merveille, envie, faire naître de l'encre
Une halte vairée. Des bassesses, du zinnia,
De la crème, du coquillage.
Merveille ignorante du chant blanc d'Afrique,
Bouillon, bazar, balles, baranque,
Tes larmes de vin laveront les femmes là même
Que la panse du papillon a toujours vomi le sel. Tandis que le reste
Pense.

ANAGRAMMES

**... ET LA DERNIERE LIMITE
PARAISSAIT ETRE UN MOT DE TROP (1)**

*le temps du repos en miroir était aéré il attendrait
tremperait son pain de larmes et le tiédrait route
partirait n'importe où le matin déserte il a déserté
l'éternité peine au dortoir mais le temps tarderait
lierre d'ortie la poussière attendrait patiemment
la mort en miroir il se perdait peut-être étendait sa
peine à même l'attente solitaire dire suri trop tard
le dernier métro passerait patient et il mourait de
simple mortalité transparente et redite à dire oui
la porosité retirée du départ imminent s'étalerait
la moitié trop patiente du désir restreinte à l'arme
il attendrait permise étreindrait la mort épousée
l'amertume s'interdisait on poserait la perte tiède
dors le traumatisme éteindrait la poitrine répète*

**ILS SE PERDENT POUR NE PLUS LAISSER /
QUE LEUR PASSAGE (2)**

*presque la pluie où passent perdus les grains réels
les usages le soir seul presque plus rien d'apparent
la pâleur de presque'iles grises en suspens la poutre
sa paille presque un présent plus sourd lisse égaré
rasé presque plus de paupières sur son sillage lent
un rapide ses surplus qui se parlent paroles gelées*

*l'eau respire presque perles les pulsations du sang
ou la supplique des pas pressés un rire les étrangle
se lire solitudes en grappes éparses plus qu'un rôle
presque rien les pas perdus épousant seuls l'argile
sans réponse la stupeur qui se palpe gel sur le désir*

LARME DEVENANT LENTEMENT INCANDESCENTE (3)

*entends cet andante même le vent l'incarne
mentalement décanté inventé dans l'encre
incarnant le néant dément svelte démence
l'encadrement scandé en vain et lentement
lentement devenant la mer incandescente*

LA LANGUE EST UN TERRIFICAT DE VIOLENCE (4)

*la fracture a collé un signe vide éteint
terrain vague fait de silence un tel col
dénonce gutturale la fricative sénile
l'attente incarne sa figure vide le clou
sa nuit le fil de cette langue carnivore
oscille devient le naufrage taciturne
rite un lit cloître sauvage de l'enfance
à son flanc vie latente leur durée ci-gît
l'infanticide vague la terre un été clos*

POUR UNE A UNE ARRACHER LES LETTRES (5)

*l'heure ténue sera un corps à l'arrêt
reste un repos ancré leurre là-haut
là-haut nue la terre serrée un corps
astral un recours l'heure a pénétré
l'horreur tenace à présent la sueur
lanterne le cœur harassé rupture
sa terre un sel pur la rature en écho
nu sur la terreur rase le cénopathe*

NON SEULEMENT INUTILE MAIS IMPOSSIBLE DE CRIER (6)

*l'espoir insinue le dessin la nuit timbrée comme
la mort une mission criminelle une piste de bise
incertaine sonne seule l'iris immobile du temps
minuit sommeils lointains d'une percée le brise
coma minutieusement blés noirs l'insipide réel
le murmure danse éteinte l'impossible incision
un cri déteint simple moisson une merise bâille
le corps nimbé néant d'une moisissure illimitée
ses immondices inutilement une robe le plaisir*

L'ARBRE DOIT OUBLIER LES BRANCHES COUPEES (7)

*l'écorchure indolore presse balbutie bas
et l'heure crisse l'absence pour bord aboli
le trou lierres branches de bois coupable
l'absinthe seule sue ce corridor probable
et la bouche incorpore la blessure débris*

*chardons crépus l'asile bière brute obole
crible l'orbite obscure où pense le hasard
ce corps inhabitable rôde bleu sur le rose
la bouche brûle son bois de pierres et l'arc
brisé trouble blanc coupé des horaires le
décor bleu ainsi l'herbe a brouté les corps*

PRESSANT LA UNE LUMIERE ENCORE TROP VIVE (8)

*et reste le tronc souvenir à venir pampelune
l'autre venin velours à peine ce présent mort
terre au soleil un temps revient provenance
incertaine s'épèle un port mouvant le revers
pur relent son verre vainement use l'opacité
l'eau noire consentant et l'imprévu pervers
l'épouvante imprécise un vent retors l'arène
reste ce souvenir en rêve la mort nappe un lit*

L'INSU QUE SAIT DE L'UNE BEVUE S'AILE A MOURRE (9)

*le velours unique du bain tisse l'eau amère
une brûlure amniotique le vaisseau de sel
seul sable au souvenir amère l'inquiétude
années bleues le seuil atavique du mourir
à suivre de loin la buse mesurée lunatique
quel seuil a braisé la nuit neuve dormeuse
rameuse d'un rêve sa béquille saute l'inouï
l'eau essaie l'eau d'un souvenir qui tremble
l'issue de la beauté l'amour qui rêve un sein*

LE BRUIT DE L'OCEAN DANS UN COQUILLADE VIDE (10)

dancing quel bourdon tiède vacille seul à
l'œil vague et liquide dans un décor blanc
un déclin d'été banquise du rivage l'alcool
le débris dévidant un cocon glauque l'aile
la barque vue de loin un sillage d'occident

UNO TELLURES DIVIDIT AMNE DUAS (11)

sa vie durant dit-il un seul mode
dévidant la nuit roulis méduse
un divan l'adieu mort des tuiles
la visite dure l'âme un don dis-tu
et un vide mûri dans la solitude
dévidant son deuil lueur tamis
lie le matin d'un duvet assourdi
moulu d'être divisé dans la nuit
le tissu ourlé d'un diamant vide

1) Henri Deluy — 2) Annick Pontanel — 3) Fred Deux — 4) Pascal Quignard
5) Bernard Noël — 6) et 7) Fred Deux — 8) Dominique Fourcade — 9) Jacques
Lacan — 10) Emmanuel Hocquard — 11) Cornelius Gallus, cité par
Giorgio Manganelli qui précise qu'il s'agit du seul vers qui nous soit par-
venu de ce poète connu en son temps, nous dit Manganelli. Et il ajoute ;
« vous noterez le « dividit » qui pointe entre deux figures croisées, puisque
uno s'accorde avec amne et tellures avec duas. Plus qu'une séparation,
nous avons là un découpage en quartiers. Sur les cinq mots, le seul qui soit
naturel est dividit, qui est placé au centre. Les autres sont des mots épou-
vantés ... Ce vers, auquel j'aimerais donner le titre d'Œuvres complètes de
Cornelius Gallus, pourrait faire l'objet d'autres recherches encore. »

ÉLÉGIE VI

Pour ECHO

I

A l'époque où
Il fit commencer les travaux
l'île était accessible
par de petits ponts mobiles
bordés de docks et d'entrepôts
On voit encore le môle
où se dressait le phare
(prendre l'escalier qui conduit aux étages
devant la loggia flanquée d'une échelle
de fer)

sont conservées les œuvres
trouvées dans son jardin :
la statue d'une fillette
tenant une colombe dans ses bras
un crabe en porphyre vert
un fragment de la Sainte Lance
une belle collection d'antéfixes
Zeus pénétrant chez Danaë
sous la forme d'un nuage

Il réalisa de gigantesques travaux

Près de l'escalier qui réunit les deux pièces
la célèbre *statue parlante*
semblable à une draperie mouillée
son vêtement très fin

Il voulut que le sol
fût de terre
rapportée du Calvaire

Alors que les ronces avaient envahi les allées
— sombres cyprès
pins parasols —

sur le vernis noir des vases
blancs
jaunes
rouge sombre
des fleurs
furent délivrées de la végétation qui les masquait

Il fut un temps où
les jours de fête
deux lions projetaient
l'un du vin blanc
& l'autre du vin rouge

Il faisait partie du groupe des *statues parlantes*

On voit encore les deux bancs latéraux
réservés aux initiés

Au sommet du grand escalier
(197 marches en pierre)
une aphrodite née de la mer
était entourée par les Heures
dont les pieds
effleuraient les galets
de la plage

« Elles ont
écrivit-il quelque chose
de la poésie antique
qui place la mort
à côté des plaisirs »

A partir de 1515 il travailla
entouré de nombreux aides

Des carrières
des centrales hydro-électriques
des papeteries
des industries chimiques
furent ses principales activités

De chez lui

(l'escalier monte jusqu'à une terrasse)
la vue est extraordinaire
sur la géométrie

Selon la légende

c'est là que
l'aqueduc conduisait l'eau
jusqu'aux thermes

Il y avait une bibliothèque
une statue romaine

la main tournée vers le sol
signifiant que l'idée
n'a d'existence que dans la chose matérielle

II

Il se plut

à faire niveler les montagnes
et élever les plaines

Il rêva

qu'il provoquait un massacre
une famine
un cataclysme

Très facétieux

il joua
un jour à emporter au sommet de la tour
un petit arc de triomphe :
maquette du siège de Numance
par Scipion Emilien

Il posa sa main droite dans un brasier
(l'espérance du bonheur !)

Il meurt égorgé par les tueurs à gages des triumvirs
Craignant un piège
personne n'osa se réjouir
Cela signifie qu'il y a peu
du triomphe
à la chute

A la même époque disparut le port de Ripetta,
Scipion s'embarqua pour l'Espagne
les quartiers résidentiels s'étendirent vers la mer

Il termina sa vie caché sous l'escalier
Hic jacet pulvis cinis et nihil
Ici gît de la poussière des cendres rien

Un char miniature
lauriers roses et blancs
des objets de toilette ou de culte

La consternation fut générale

III

Cette année-là
la sérénité de la première période dépassée
le neuvième jour avant les calendes d'octobre
après toutes sortes d'intrigues
en pleine période d'anarchie
sujet à une grande lassitude
il fut ravagé par le feu
de l'incendie
qu'il avait lui-même allumé
Charmé par la beauté des flammes
il resta stupéfait
« Pourquoi me persécutes-tu ?
Fuyant les mondanités
il vit en rêve
une nuée d'anges qui s'échappaient
belle expression de joie

Inspiré par cette vision

théoricien de la perspective
il mit son talent au service du trompe-l'œil
Les critiques

parlèrent d'architecture
« à rebours »

Sa vigueur morale

(il en reste quelques traces)
soutint sa vocation :
rendre les scènes plus visibles

Il agrandit sa maison

puis la reconstruit
après qu'un incendie
l'eut détruite
couronnement de son art
étourdissant de mouvement
et de lumière

Là se trouvait une pièce d'eau

semblable à « une mer »
(il y avait aussi quatre écuries
distinguées par une couleur)

une cage en fer forgé
une volière

et surtout
la *statue parlante*
la plus bavarde

« La tête est douce et belle
le regard très doux... »

Paisiblement étendu

le colosse semble s'ennuyer un peu
à contempler l'eau de la vasque.

« Domine quo vadis ? »

On blâma César

une autre *statue parlante*
parce qu'il lisait son courrier à l'amphithéâtre
Il lança une flotte à leur poursuite et les anéantit :
première victoire navale romaine

Les soirs d'été

« Africain »
il s'agenouillait
entouré d'allégories
une série de bas-reliefs
enroulés en spirale
le douloureux David
montrant la tête de Goliath
des maquettes de vaisseaux
de guerre avec les rameurs

Ce bateau volontairement coulé c'était trop

De querelles en rixes
il dut fuir la ville en 1605

Le gouffre se referma et un petit lac subsista

Le héros

paré d'une peau de lion
plein de mépris
est à moitié étendu sur les marches

Deux cavaliers sont représentés debout
à côté de leurs chevaux
dans une pose plus humaine

A LA GRACE DE DIEU

AU CAFE DE L'EGLISE

Ça va comme un lundi
S'ils portent la tasse aux lèvres
creusent la poitrine vu leur chemise
ils absorbent la fille
dont les seins lentement sous
le pull bougent...

Enfin Yann déplie son journal
La semaine il languit et prospecte
Un loto pare au plus pressé
Avant le match il redevient
le pêcheur sagace qui appâte au bon endroit
ferre les scintillants commentaires
sur son fils
inégalable au poste d'ailier droit

LA CASERNE

Derrière l'église la rue s'étrangle
les jardins se résignent. Demain
on descendra le rideau métallique, on
débranchera la sirène
ses huit cornes d'angoisse
Machinal il effrite le volet
**Comme un danseur qui a perdu l'extension
le silence parcourt la neige en diagonale
frôle**
la silhouette au téléphone depuis
une heure qu'il a pris la garde
Un talon appuyé, les doigts bien au chaud
le nouveau sur le trottoir
becote sa minette, eux c'était il y a il y a...
Le plaisir dément les rides, ce qu'ils sont
un amour d'arrière-saison
une balade euphorisant la digue où les dieux
rangent les tourniquets de cartes défraîchies
Ce qu'ils sont le désir en arrière-saison
une poignée de mains lente croisant les charrois de pommes
un chuchotis dans l'hôtel à six heures quand
la Savoie se frotte et rumine
Les belles de sa jeunesse bientôt
ils les évoquera aux jeunes loups de vingt piges
qui tousseront d'apprendre à quel point
furent convoités ces gorges, ces profils
Mais but de Platini à la trentième minute
Les collègues l'invitent, non, non merci
il surprend quelque chose d'important : la droguerie
le bouiboui d'Adaadaa
ont fait couler un bain funèbre
des tuiles dépassent de l'impeccable froid
Allez bon, juste un, pas de bière
— ils n'admettent en lui que le peintre du dimanche —

Ok, d'accord, il retourne au poste
seulement adieu la vision
Masqués par la palissade les travaux s'achèvent
Mouloud le conteur, le jardinier, Mouloud
aperçu tant de fois aux parpaings
comme au parapet d'un bateau
Mouloud n'échangera plus ses timbres
pour un minimum d'attention
Si le gel épargne les équipes
on emménagera dès juillet
Sous les étages la pâtisserie la pharmacie
se précisent, les vitres s'empilent
avec de larges traits de pinceau
Ce drame quel dommage, sa vieille instit'
allongée marmonnant
le cauchemar d'un autre âge
celui de son mari à l'endroit de la plaque
« André Bruneau, le 16 mars 41 »
La Résidence portera témoignage
Il imagine l'appel, une partie interrompue
— Ecartez-vous, rien à voir
Ce travail quand il y pense
les années s'évaluent par octaves
Ailleurs les vibratos d'une voix
envoûtent une hanche solitaire
qui pour l'Hymne apprendrait l'allemand, l'italien
pour Don Giovanni et cette femme c'est Suzanne
il voudrait qu'elle arrive qu'ils s'embrassent
comme le minot sa blondinette
Suzanne ! il l'attend où la parole ne peut mentir
il distingue le vert du bleu, le jean de la soie
le vin de l'automne
à partir de son prénom, Suzanne
... dans l'immédiat
le carrefour : grand-duc affamé qui se dépile et pondroie

Paul Louis ROSSI

SOMMEILS

(fragments)

à Geneviève Brun

FEVRIER 1984

Nous étions allés dans la montagne près des mines de charbon casser des schistes avec de petits marteaux. Nous avons ramené des fossiles gravés sur les bouts d'ardoises :

coal-balls
tuglandales
lyxophyta
filicophyta
cordaïtes

... entre nous maintenant, nous allons marcher ensemble, presque sans le savoir vers ce paysage uniforme : peuplé d'ombres que nous devons croiser, et côtoyer sans doute un peu plus chaque jour.

MILLAU LE 25 AVRIL 1984

Je suis dans le grenier d'une vieille maison de la Ville. Au bord du toit, sur une terrasse branlante, on voit les Causses tout autour : ocres et noirs dans la lumière montante. Pour arriver jusqu'ici, on entre dans la montagne par des défilés et des landes, des plateaux arides et des forêts de sapins. Le train semble glisser doucement vers des vallées imaginaires qui ne se découvrent jamais. Cela dure des heures avant qu'une dernière pente conduise à la rivière et la Ville, en bas. Blancheur grise des cerisiers, comme dans un songe : du coton accroché aux versants.

Suis allé le soir dans une sorte de trattoria pour dîner. Il y avait des jeunes gens — le crâne presque rasé — avec une jeune femme qui portait des lunettes. Ils doivent venir du camp militaire qui se trouve sur le plateau. La conversation à voix basses, une austérité de la scène et des gestes. Puis soudain l'un des garçons s'est penché vers la jeune femme, soulevant le corsage à l'échancrure pour l'embrasser dans le cou...

(VIEUX CHINOIS...)

Vieux Chinois. doit fumer du cannabis. the local people often steep crushed seeds of *Cannabis sativa* in water to make a milk-like juice.

**Corn cobs
 cushaw
wax gourds and
wild vegetables**

**Je suis au bord
des montagnes**

**je regarde
l'eau**

**Sur le plateau désertique, non l'âpreté, mais l'étendue des herbes
juste bruissantes : noire bleutée, à l'infini. Envie de me coucher là dans
les mousses et les plantes dures et piquantes pour voir avant tous le soleil
se lever, au matin...**

**roches en
ruines...**

**amélanchiers
baies de l'ourse**

(TULIPES...)

les tulipes
se sont

refermées
dans la nuit

je ne le croyais
pas elles étaient

tellement ouvertes
le jour

presque défaites
on

les voyait
déjà

sans pétales
sans

rien
qui vaille

plus
rien

maintenant closes
et secrètes

puisque je dois
y penser

quel
manque de confiance

« NOTES ET INFORMATIONS »

JUDE STEFAN. ALME DIANE (« *Le temps qu'il fait* », 1986) ET AUTRES

A douze ou treize ans, sortant du cinéma, je marchais sur le trottoir comme G. Cooper ou J. Stewart. J'avais leur balancement de hanches et de bras, leur port de tête. Je me figurais même que j'avais leur visage. Je me demandais si les autres avaient remarqué ma transformation physique. Pas de danger, c'était une sensation imaginaire, un effet d'imprégnation.

La lecture aujourd'hui de certains livres de poésie me fait cet effet. J'en sors imprégné par la démarche, le balancement « le port » de langue. Si je me mettais à écrire aussitôt, je serais cet autre que je viens de lire. C'est je crois le fait des grandes œuvres de langage, de s'imprimer ainsi dans leurs lecteurs. Certaines peuvent même influencer (pour le meilleur et pour le pire) sur le cours de l'écriture poétique du moment. L'empreinte laissée par Baudelaire... Cela est sans doute dû au choc émotionnel, à la jouissance d'articulation, à l'ébranlement d'imaginaire provoqué chez « le lecteur actif ».

Je ne sais pas si Jude Stefan appartient ou non à ces figures d'exception de la poésie (pour moi, oui, sans aucun doute). Lisant ses livres depuis quinze ans, et aujourd'hui ALME DIANE, je ne suis jamais sorti indemne de mon émotion, de mon plaisir, de ma rêverie. Pendant quelque temps je suis « un stefan Jude qui mourut d'aimer les impossibles », je suis cette langue irritante (il dit : « aux mots trop rangés »), provocante (comme une femme peut l'être !), cette langue qui semble faite d'archaïsme et de désuétude, mais à peine ai-je dit désuète que je corrige : moderne, inventive, parée d'artifices et d'affectation, c'est-à-dire toute de pudeur. Elle joint le siècle de Scève et de Louise Labé (dédicataires encore d'*Alme Diane*) au siècle de Mallarmé, qui est le nôtre, poétiquement parlant. Est-ce assez dire, une parole qui traque au plus secret le génie même du langage poétique français, fait d'artifices (de feux d'artifices) de jeux de miroirs et qui balance entre préciosité, baroquisme, science extrême et déchirement lyrique.

Ouvrez un livre de Jude Stefan, vous reconnaîtrez tout de suite dans le premier poème, une « attaque » unique entre toutes : « Chère amie, me dites-vous peu longévif »... (*Aux chiens du soir*) « Toi qui m'as donné la grouse et le tallipot » (*Laures*) « Comme dieu te retrouva le soleil » (*Suites Slaves*), et *Diane* :

*Diane tu es Diane comme la froide
lune sous les nuées se cachant
de l'absence ou lumineuse phoebé*

Que cette « ancienneté » vous irrite, de la tournure, du goût affiché pour le décalage et de l'imagerie renaissance : « toutefois au jeune cœur assoupi/un Orion un Actéon tu dédaignes... » ou bien c'est un parfum entêtant d'orient ténébreux, un revenez-y de décadentisme : « Qu'à l'ombre tu couses de l'alcove / attendant les pas sur le dallage qui / mes yeux mène à la glauque espérance... » Certes. Mais à peine aurez-vous regimbé contre l'artificieux Jude, que vous serez irrémédiablement pris dans les lacs de cette parole, et que votre émotion, votre plaisir de bouche, votre onde de rêve iront leur cours jusqu'au dernier poème (« mon ex-amour de Diane ! ») Une émotion, une jouissance semblables à celles que procure la musique, effet du rythme, des accords et des dissonances, fondés sur un mouve-

ment ininterrompu de l'esprit qui doit courir de la première à la dernière note sans reprendre haleine, épouser les arabesques, éprouver les secousses, les tempi, les frémissements subtils d'une syntaxe unique. L'un des plus beaux livres de Jude Stefan n'est-il pas « *Suites Slaves* », et dans « *Alme Diane* » n'entend-on pas comme un écho de Monteverdi ? Un livre de Jude Stefan se lit comme on écoute une sonate : on s'embarque sur le premier vers, c'est entre ombre et lumière, entre neuf ou onze syllabes, on hésitera sans cesse entre le pair et l'impair :

« *Diane que ton spectre encore m'irise* »

Dièrèse ou pas ? le charme opère, et ce n'est plus ici question de phrases, mais de phrasé, d'inflexion, de souffle. ALME DIANE est une suite de courts poèmes, huit, quinze vers, « tenus » sur une, deux ou trois phrases. Un nouvel ordre est imposé à la langue, aux chaînons logiques de la parole, pour mieux l'asservir à la musique. Ce qui put paraître affectation sonne en réalité comme du Debussy ou du Fauré, dans la structure disharmonique d'un langage tout d'arabesques et en demi teintes :

« *Nous deux en amants quand par la main
cette terre nous enlevant où tu ne
trouveras personne à ta gloire nous
nous escortons sur de vrais nuages* »

ou bien :

« *Moi ma voix quelque chose l'amour
je dis toi pour mieux te posséder
qu'entre notre vie d'yeux et distance* »

Et bien sûr cela sonne aussi comme le Mallarmé de « *O si chère de loin et proche et blanche si / Délicieusement toi Mary que je songe...* ». Avec toutes inventions de la prosodie contemporaine mais dominées, travaillant à l'émotion. Jamais peut-être comme dans cette poésie étrange (et jamais comme dans ALME DIANE au regard de l'œuvre entière) l'effet d'enjambement n'aura été si subtil et si puissant, accélérant, donnant à la parole une fluidité et une scansion telles que l'extrême artifice ne se voit plus et qu'elle coule naturellement, mais selon d'autres lois, de rejets en contre-rejets, à partir de ses données initiales. La lecture ici réclame le suivi exact de la partition :

« *Comme ces vieillards Suzanne contemplant
et toi Actéon mais moi non furtif j'
épie palpable ta nudité d'yeux et
de mains récitée...*

L'économie de chaque texte est faite pour qu'il aille au but, *comme une flèche*, et le dernier vers vous atteint toujours, en plein cœur. On ne parlera pas de chute, mais de cible :

« *pour que d'autres
un jour disent de ce vivant moment*

*où nous ne serons plus que morts
se sont-ils certes à mort aimés
mais que par plaisir ? »*

Dans ALME DIANE, J. Stefan est au comble de sa maîtrise du rythme, au comble du bonheur d'expression. La perfection tient ici à la sobriété, à la densité des textes. La parole s'épure peu à peu du pittoresque, de l'imagerie, de l'étrangeté (qui d'ailleurs constituait le charme délectable des *Suites Slaves* ou des *Loures*). Le monde familier du poète passe encore, discrètement, mêlant son parfum suranné au grand chant du corps de Diane :

*« votre robe d'organdi suscitant le nom
Diane pour bleuie profond la prunelle
avec toi danser comme les Kitty les
Natacha tolstolennes ta raie frappante
sur le vierge giron deviné à nouveau
assise éventée moi debout dans l'ombre
rajeuni*

Le dessin général s'est fait plus pur, le trait est plus simple, et la grande violence du sexe et de la mort qui secoue bien sûr encore ces poèmes, n'en est que plus authentique. Toute la thématique d'une œuvre se trouve ici comme transmuée. Jude Stefan c'est la recherche du temps perdu en poésie. Du roman immense d'une vie il aura extrait ce frôlement d'étoffe, cette lueur du ciel, des instants de cristal pur. Il continue à nous donner parfois la grande émotion que cause le surgissement du vécu au milieu d'un vers, et ce vécu est pour nous imaginaire.

Une grâce unique à saisir des reflets, des éclairs de désir et le bonheur, et le plaisir au milieu du plus grand malheur ; « la poisse du sexe » et la pourriture de la chair surmontée :

*De matin trop ruisselante je te revois
pour ne pas à genoux dans les chemins
enlacer ton flanc jusqu'au cœur baiser
ta paume ou crier de tendresse aux arbres*

ou bien

*de ta face sereine soudainement
entre angoisse et angoisse et serrer
ta main sœur fugace. Mais aujourd'hui
faut-il tout quitter et l'enfance et toi
même et la mer tout le bleu le blond »*

Ce petit livre, ALME DIANE, 31 poèmes, est un monument d'extase. Il faut saluer LE TEMPS QU'IL FAIT pour ce plaisir qui nous est donné à tenir entre nos mains une merveille d'impression sur velin teinté. La poésie a besoin parfois de matière précieuse.

Un monument d'extase (« par hâte ci bas de l'éternelle/extase ma monumentale absence »), car combien de livres refermés s'oublient et « l'infecte vie » reprend ses droits. Il faut rouvrir Jude Stefan pour sentir, le temps d'une lecture le triomphe d'une parole sur l'horreur du corps, par

l'horreur du corps dite, sur l'horreur de la mort, par la mort dite et par l'amour exalté. Depuis vingt ans il s'obstine « de ce côté-ci de la tombe descendant » il énumère les beautés et les affres de ce corps. Nul plus que lui n'aura crié le jouir et le souffrir indissolublement mêlés que nous sommes, nous autres, faits de chair périssable, acharnés au plaisir, contre la mort. C'est peut-être la seule chose dont il vaille la peine de parler.

Répétitive, obsédante, obsessionnelle, récurrente, cette œuvre, de livre en livre attachée à construire la beauté sur le même déchirement, ce monument érigé :

*Ah être mort sans
mourir, comme Artémise qui son époux
tant aima qu'elle l'immortalise d'un
tombeau ces poèmes me soient cénotaphe
plus creux plus vide que désincarné
mon ex-amour de Diane ! »*

Il n'y a pas de malédiction, pas de faute. Balayée toute approche chrétienne de la chair. Il l'affirmait déjà dans *Laures* : « N'écoutes point les paroles des hommes, / hais les prêtres les médiocres, quitte/cette vie quand tu le voudras : mais si / tu peux résiste-lui le plus possible... » C'était : « toi qui me sauves Laure, dans tes yeux olives... », c'est, *Diane* :

*Merci donc. Car la mer je l'épousai
de l'œil la terre du pied je m'y mêle
déjà mais Toi sous la nue qui t'inscris
je forçai ton sang violai ta chair
par hâte ici bas de l'éternelle
extase ma monumentale absence*

Si la seule malédiction, le thème unique est celui de la hantise de la décomposition et de l'empuantisement de la chair, s'étonnera-t-on que cette œuvre résonne d'un passéisme radical, qu'elle se réfugie parmi les ombres d'une « vie de vent », celles d'Eve Hélène et de la Tante Olga, « le bruit sourd et futile du croquet chez les Tolstoï », les songes de Macha Prosorova, ceux de Miss Hardwick de Maidstone, qu'elle erre du côté de Trieste, de Smyrne ou d'Ostrapova ? Dans « *Des Nuages et des brouillards* », E. Hocquard écrit : « Ecrivain ou poète, celui qui est dans les fables est dans une rumeur pareille au sud ténébreux de Faulkner, également peuplée de fantômes verbeux. Une rumeur de langue pour conjurer ou à peu près une rumeur de langue. Un livre pour conjurer le monde. »

O l'orient ténébreux de Jude, pour conjurer le monde ! Et son pessimisme ? Certes, si un tel homme écrit, fût-il poète, c'est toujours par horreur du vide, par horreur du temps, par horreur du doute et du mensonge, et de l'absence (« même si nos vers ne pèsent pas », dit-il), et des tabous, et du seul mot qui résume le tout (la mort). On peut bien dire alors que son pessimisme nous aide à vivre, comme le pessimisme de Shakespeare écrivant Hamlet (ô chair trop pesante !) ou celui de Baudelaire, « à l'horreur de la douceur à la / tristesse des noces à rien d'autre que l'horreur/ fils non de pute mais de poë et de laelos/ sous son tube », et ainsi de tous ceux-là qui ont édifié de la beauté sur ce qui est attirance et répulsion, corruption et goût de cadavre dans la bouche (alas poor Yorrick !), et nous ont donné des joies (le temps de 31 poèmes) nous permettant de passer outre le mensonge des certitudes sociales. L'œuvre de Jude Stefan, avec

son parfum de bouquets tolstoïens fanés, son goût d'opium et de suicide, son décadentisme emprisonné, nous mithridatise. Le dernier poème de *Diane* c'est l'éternelle question d'Hamlet :

*« Infecte vie où sera ton excuse ? dans
les sables dans les songes les ardeurs ?
ô noblesse de mourir conscient dans
l'univers insouciant d'arbres nuages
et printemps... »*

Claude ADELEN

LA CONDITION NATURELLE, John UPDIKE. (Traduit de l'anglais par Alain Suied). Gallimard - Du monde entier.

« La Nature nous effraie et nous fascine ; elle nous donne naissance, nourriture, lumière, splendeur, amour, douleur et mort. Nous devons l'affronter ; elle est tout autour de nous et bien sûr en nous.

Pourtant quelque chose d'autre nous habite, que la Nature étonne souvent par sa variété, sa complexité, son immensité et par cette apparente indifférence qui engendre pourtant la consolation de la Beauté. Cet étonnement est la voie de la philosophie et de la poésie ; en anglais, il existe même une sorte de genre, la *nature poetry*, dont Wordsworth est l'exemple suprême. Plusieurs poèmes de ce recueil aimeraient appartenir à ce genre. »

Ces poèmes de John Updike sont avant tout un regard. Regard sur la mort d'un ami,

*J'aimais ta parole, venue
de nulle part, comme la Poésie
qui n'a aucune lettre de créance. (p. 13)*

sur les lieux d'attente et de mouvement de notre monde contemporain, les villes, les états,

*Je traversais l'Ohio en voiture
je lapais Mozart à la radio
(Concerto pour piano n° 21
usé mais pur),
je m'étais réveillé à l'heure où
l'aube rend boueux un ciel de pluie :
et soudain je sus ce qu'est l'humain :
l'humain, c'est la musique,*

*le naturel, c'est l'électricité statique
barbouillant un arpège
dans un nuage de rage absurde,
explosant, aboyant, aveugle.
Les étoiles traversent
nos pensées. Vraiment (p. 24)*

regard enfin sur soi et l'autre où gît parfois la douleur dont s'accompagnent les passages de la civilisation à la sauvagerie,

*Nous sommes de drôles de montagnes —
impalpables et périssables —
piètre tissu
chiffonné en boule et jeté dans les flammes !
Vivre, vivre !
A travers la vitre du bus
les visages mous, stoïques
me rappellent le pays où je suis né
voici des siècles ! (p. 42/43)*

de l'enfance à l'état de l'adulte vieilli,

*(...) et la courbe souple et facile de mon corps
du temps où la vie semblait infiniment flexible. (p. 20)*

regards riches de la réciprocité du voir et de l'être-vu.

Mais ces poèmes sont aussi miroirs. La forme, du sonnet ou de l'ode, tient lieu de cadre et dessine l'espace, lui donne sa mesure.

« Le sonnet, dans sa brièveté, comprime le langage » (...), tandis que l'ode contient « des vers tendus et compacts propres à cette forme quelque peu archaïque, (...) d'inégale longueur et pleins d'exaltation. »

Apparaissent alors les fleurs et les arbres, l'ombre et la lumière, les floraisons, l'espace et les objets. Le poème — miroir focalise les visages, les corps de la peinture, (celle de Hopper, Reinhardt, Stella ou Mark Rothko), jusqu'à ce que la Jeune Fille de Vermeer nous renvoie dans ce dédoublement du poème et de l'image, la douleur toujours proche du poète.

*Vous me survivrez, jeune fille subtile,
votre visage, détourné du malheur, étendra
son regard fugace sur des siècles d'adorateurs,
la lumière de ses yeux, la lumière sur la perle ! (p. 67)*

*(La douleur)
éloigne le monde — ses bulles
de joie, ses épiphanies, son labeur
étroitement quotidien
et nous montre ce qui compte. (p. 70)*

Cette approche des poèmes de John Updike ne saurait être juste cependant si nous n'évoquions cette autre dimension, de l'ironie aimante et de l'humour. En effet, au-delà d'une reprise somme toute classique du mythe spéculaire de la Gorgone — dont il situe à la fois le visage et la légende active — ces vers respirent avec plaisir souvent la clarté troublante de poèmes à la lisière du récit et de la concentration propre à la poésie. Nourris d'abstractions scientifiques ou de références encyclopédiques soigneusement détournées mais plausibles, ces hymnes entament sous nos yeux séduits cette pellicule du discours quotidien qui nous interdit de lire dans une continuité séculaire ou légendaire.

*Striée par un lent tumulte
et menaçante comme un nuage, la planète
tourne, balle géante, Autre qui anéantit,
résumé d'océan, montagne, paysage urbain
dont la masse nous écraserait si nous cessions
d'entendre ce chant intérieur : Ce n'est pas le Réel. (p. 95)*

Le quotidien se mêle à l'éternel. « Un jour de solitude beau et bizarre » au « Lunes de Jupiter ». John Updike insiste : la réalité naturelle nous habite et nous confond aux étoiles. Or il ajoute en préface à ce livre :

« Bien sûr, la Poésie parcourt toute l'étendue d'une langue — non seulement ses jeux de mots et ses allitérations et ses nuances de ton — mais aussi la pénombre de l'usage — actuel ou éteint. Quelque chose se perd, mais d'autres facettes viennent à la lumière. Et puis, il y a la possibilité — que j'envisage avec joie — que quelques-uns de ces poèmes soient meilleurs en français ! »

N'est-ce pas plutôt là, outre l'hommage rendu à la traduction d'A. Suied, une conclusion superbe qui ouvre l'espace possible des lectures ?

Yves BOUDIER.

AU BOUT DU ROULEAU, Joseph CONRAD (Traduction de Gabrielle d'Harcourt). Gallimard, l'Imaginaire.

« Il se produisit alors un incident qu'on eût pu croire tiré d'un de ses romans, une de ces inexplicables manifestations d'hostilité du monde inanimé : le 23 juin 1902, alors qu'un deuxième envoi constitué par la deuxième partie du récit était prêt à partir pour Edimbourg, une lampe à pétrole explosa et manuscrit aussi bien que dactylogramme furent réduits en cendres. Conrad fut obligé de recommencer la rédaction de l'œuvre. Certes il avait encore le texte très présent à l'esprit et put affirmer à Blackwood que la deuxième version était pratiquement, mot pour mot, identique à la première, mais on peut imaginer l'effet qu'eut ce coup du sort sur un Conrad déjà las et déprimé. » (1)

Quelques lignes de la notice de Jean Pierre Vernier qui suit le texte de Conrad. Je ne sais que vous dire de plus sur ce « romancier », l'un des rares que ma passion pour la poésie m'autorise à lire et à aimer.

Ce petit livre complète pour les amateurs ce cercle de mer qui ne saurait se clore :

« mais en bas, au milieu du navire, un unique hublot éclairé ouvrait l'œil sur la nuit, parfaitement rond, comme une petite pleine lune, dont le rayon jaune accrochait un fragment de boue humide, le bord de l'herbe foulée, et deux tours d'un gros câble enroulé au pied d'un épais poteau de bois planté dans le sol. » (p. 131)

Yves BOUDIER.

(1) La très belle biographie de J.C. par Frederick R. Karl vient d'être traduite par Philippe Mikriammos. C'est une œuvre de qualité haute, en elle-même, c'est aussi un recueil fourni d'informations et de documentations sur l'écrivain.

REVUES - NOTES - INFORMATIONS

CRITIQUE : N° 490, mars 1988. Un article d'André Wyss, à l'occasion de la sortie de « Œuvre » de Pierre-Jean Jouve : « Poétique des lieux privilégiés dans l'œuvre de P.-J.J. (Minuit, 41 F).

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE : N° 422, mars 1988. Une petite série de Jude Stéfan, un ensemble, trad. du néerlandais par Paul Gellings, de Rutger Kopland ; une chronique en vers de Paul de Roux ; un « carnet » consacré aux revues (Gallimard, 50 F).

ZUK : N° 5, N° 6. Marcel Cohen. Larry Eigner, trad. par Joseph Guglielmi, Jean Daive, Michael Palmer, trad. par Dominique Fourcade — Edith Dahan, Rosmarie Waldrop, trad. par Françoise Laroque, Joseph Guglielmi, Tom Raworth, trad. par Dominique Fourcade ; en supplément au N° 6 : le N° I de « Anagnoste » (dans le petit « Littré » : *Antiq. Esclave ou affranchi chargé de faire la lecture à haute voix. Par ext. Lecteur d'une assemblée ou d'une communauté religieuse*). Publiée par « Editions Spectres familiers », 4, rue Gabriel Péri, 83760 Le Revest-les-Eaux ; le N° 9 F, abonnement 12 numéros : 100 F. Les éditions S.P. viennent d'inaugurer un « Atelier Typographique du Revest ».

INTERVENTIONS A HAUTE VOIX : N° XV. Sous le titre « Moments d'écriture simultanés » : Gérard Faucheux, Jean-François Roger, Dominique Quelen, Pascal Dul, Daniel Piperno, Alex Millon, Alain Hélisten, Caude Vercey, Guy Chaty. Publiée par MJC de Chaville, 6, av. Ste Marie, 92370 Chaville.

DIGRAPHE : N° 42, décembre 1987. Devenue l'organe de la « Section Française des Vigilants de Saint-Just ». Ouverture sur une « Déclaration d'Edimbourg » signée Jean Ristat, Denis Fernandez Recatala et Bernard Noël. Un ensemble « Vers la déconstruction », avec un entretien Jacques Derrida/Didier Cahen, Maurice Roche, Charles Olson, Johanot Martorell ; un photographe : Jerry Berndt, et divers textes, dont, en chronique, ceux de F. Balibar, J.P. Cotten, B. Genton, R. Lacroix, F. Laruelle, P. Macherey... (Mercure de France, 60 F)

LIMON : N° I. nov. 1987. Cahiers d'art & de littérature. Conseil de Rédaction : Gil Jouanard, Jacques Jouet, Patrick Fréchet. Publiée par Editions du Limon, 6, rue des Taules, 26200 Montélimar. Publication soignée, bois gravés de Scanreigh ; textes et poèmes de Jude Stéfan, Jean-Luc Sarré, Jacques Jouet, Michel Deguy, Patrick Fréchet, Gil Jouanard, Jean Paul Guibert, Henri Meschonnic et une « Lettre à Colette Allendy » de Antonin Artaud (80 F).

REVOLUTION INTERIEURE : N° 5. Poésie chinoise & Cie, poètes coréens, Alan Watts, Nanao, Shen Ta Li, Gary Snyder, Claude Pélieu, Ya Ding, Suzanne Bernard, Patrick Carré, Théo Lésoualc'h, Jacques Lacarrière. Animateur Daniel Giraud, Soulan, 09320 Massat (60 F).

NYX : N° 4, quatrième trimestre 1987. Une série de (brèves) nouvelles et un ensemble Alain Borne dont la « Célébration du hareng », jadis éditée par Robert Morel et ici reprise dans son intégralité (10, villa d'Este, N° 1810, 75013 Paris, 35 F).

IN'HUI : N° 27 et 28. Le titre signifie « aujourd'hui », en picard. Dans le N° 27 : Anne Brontë, Branwell Brontë ; Werner Hannapel. Dans le N° 28 (celui du dixième anniversaire de la revue) : Jacques Roubaud, Robert Davreu, Michel Deguy, Frans de Haes, Robert Marteau, Paul Louis Rossi, etc. (et même Kenneth White, dont on se demande qui, un jour, soulignera la nullité...). Jacques Darras, qui mène l'entreprise fort bien, continue. Pour notre goût et notre plaisir (20 F).

REGART : N° 7. En partie un hommage à Tahar Ben Jelloun poète. Je continue à ne pas être convaincu. Pas plus que pour Andrée Chedid. Fort heureusement, dans ce même numéro, de nombreux jeunes poètes. Et la revue demeure bien présentée.

COURRIER DU CENTRE INTERNATIONAL D'ETUDES POETIQUES : N° 179. « Poésie/Paysage/Voyage ». Des études, notamment, sur Julien Gracq et François Jacqmin.

PLEIN CHANT : N° 36. Fameux. Une fois de plus. « Plein Chant » est sans doute l'une des plus attachantes revues du moment. Elle a du caractère (un peu de populisme, ça peut ne pas plaire, ça existe), elle est bien faite, soignée (là aussi, avec du caractère, des vignettes curieuses, des lettrines, des culs-de-lampes, toujours bien venus), elle publie des textes de prose, des poèmes, des études (dans ce numéro, d'Alain Delaunoy, sur Camilo Castelo Branco), des chroniques (ici, en particulier, celles, précises, informées, écrites, de Pierre Ziegelmeier). On ne s'ennuie pas. Et on ne retrouve pas les mêmes noms qu'ailleurs (45 F).

ALCYON : N° II. Se prénomme d'elle-même : « Journal des amoureux de la vie. » Un peu court. (B.P. 1253, 59014 Lille Cedex) (7 F).

LE NOUVEAU MARRONNIER : Hiver 87/88. « Celtie ? ». L'interrogation sur le thème se comprend. Guillevic, Peter Gruffydd, Gérard Le Gouic, Amédée Guillemot, Nigel Jenkins, Claude Vaillant, Jean-Pierre Renard. (Editions « Autres rives », 13, square des Clôleaux, 35200 Rennes, 45 F).

POLYPHONIES : N° 6, hiver 87/88. « Le voyage ». De nombreuses contributions, surtout étrangères. Une précision pour Pascal Culerrier et ses amis, animateurs de cette courageuse entreprise (comme on dit, et c'est vrai) le poète tchèque Miroslav Holub n'est pas publié, pages 63/65, pour la première fois en France. Nous avons publié Holub à plusieurs reprises, et depuis vingt ans. Une chronique perspicace de Jean-Yves Masson sur les textes « théoriques » de Czeslaw Milosz (Distributeur Distique, 50 F).

PROMETHEE : N° 78/79. Directeur-fondateur Octave Prour. Beaucoup de poèmes. Peu d'intérêt.

INEDIT : N° 17. Des poèmes, des notes. Publiée par le « Groupe de réflexion et d'information littéraire (Av. du chant d'oiseaux, II B. 1310 La Hulpe, Belgique).

LA PENSEE : N° 260, nov./déc. 1987. La revue dirigée par Antoine Casanova consacre un fronton aux « premières implications », comme il est dit dans la présentation, du legs, par Aragon, de tous les manuscrits en sa possession. Une dizaine de contributions (celles notamment de Michel-Apel Muller, Claude Prévoist, Bernard Vargaftig, Renate Lance-Otterbein, Suzanne Ravis-Françon...). Un inédit d'Aragon. Cinq ans après la mort du poète, une tentative de faire un premier point : la lecture des manuscrits, leur étude, va-t-elle changer l'approche des textes littéraires ? Que tirer du dépouillement et du classement du fonds ? Par-delà l'immodestie, assurément quelquefois lourdement présente, du geste d'Aragon. Michel-Apel

Muller me semble souligner à juste titre le caractère à la fois nouveau et riche de développement des travaux entrepris.

L'INVENTION DE LA PICARDIE : N° 3, déc. 87. Juteux. Captivant. Même si parfois la tonalité « décontraction » vire à la vulgarité, ou l'approche d'un peu près. Moins que la qualité individuelle des textes offerts (mais il en est d'excellents), le climat général de la publication est d'une grande fraîcheur. Textes souvent en bilingue picard/français. (45, rue Jeanne d'Arc, 80000 Amiens).

L'INSOLENT : N° O. Gratuit. Guy Chambelland reprend du service. Il remonte à nouveau ses manches. ressort ses pseudonymes préférés, part à la lutte contre le milieu de la poésie, ses valeurs « officielles », ses pouvoirs, affichés ou masqués. Avec une âpreté nouvelle, une amertume aussi, qu'on ne trouvait pas dans « Le Pont de l'Épée » des années soixante. Les « cuistres », selon Chambelland, en prennent pour leur grade. Avec le côté quelquefois « dénonciateur », dans le sens de cafteur, de la chose. Un peu désagréable. Mais sain, paraît-il. Je n'en suis pas convaincu. Je veux dire de la « santé ». Je crois plutôt à l'insolence, effectivement. Elle y est. Bien qu'à mon sens Guy Chambelland se trompe souvent d'ennemi. Et en rajoute. Par exemple : l'argot, que Guy Prévan, poète et polémiste, nous dit-on, présente comme le porteur par excellence de la contestation anti-sorbonnarde, peut tout aussi bien être une langue de pouvoir, lamentable et soumise Chambelland pense-t-il que le « milieu » (les tricards, les affranchis, « à l'heure du poker glandilleux ») soit plus propre, plus « sain », que le monde des affaires ? Monique Richard, une page plus loin, se livre à une belle démonstration d'incompétence en littérature. Pas une fiche non, ça n'est pas une fiche établie par une « psychanalyste », c'est une parodie. Une plaisanterie de Guy ? (Diffusion : Librairie La Coïncidence-Galerie Racine, Paris, 23, rue Racine, 75006).

REEL : N° I. Pascal Boulanger, Georges Gottlieb, Gérard Noiret, Jean-Marie Souchon... (P. Boulanger, 37, cours de Vincennes, 75020 Paris).

HERCULE DE PARIS : printemps 1988. Hubert Lucot, Jean-Marie Turpin, Franck Venaille. (Jean-Marc Baillieu, 32, rue Rodier, 75009 Paris).

L'ALLUMETTE LITTÉRAIRE : N° 2. Gratuit. (Cyrille Bomier, 38, rue des Acacias, 77380 Combs la Ville).

LA SOUPE CENTRALE : N° 1. Supplément sauvage à la revue « Verso/Matières ». Par « Messieurs Claude Seyve et Christophe Petchanatz. Une « revue des revues », vive et souvent pertinente.

PREVUE : N° 35, janvier 88. Revue publiée par l'U.F.R. 2, de l'Université Paul Valéry, Montpellier 3, animée par notre ami Franc Ducros. Quelques poèmes, en italien, de Maria Obino, dont nous avons donné une suite de textes dans notre N° 109 ; trois des plus connus parmi les poèmes de Giacomo Leopardi (trad. Arlette Esteve — elle avait déjà traduit trois autres poèmes dans le précédent numéro) et « Grillon ajusteur de pierres » (« Premières notes pour Réverdy ») de Franc Ducros Il faut rappeler, dans les numéros antérieurs : des poèmes de Ossip Mandelstam, Michel-Ange, Andrea Zanzotto, Wallace Stevens, et beaucoup d'autres...

AQUI, supplément culturel. Journal publié en République dominicaine. Un hommage à Manuel Del Cabral, l'un des grands poètes latino-américains. Peu connu en France. Avec des poèmes inédits.

LETTRES SOVIETIQUES : N° 349. Un choix de poèmes de Vladimir Sokolov, trad. Illya Iskhakov. (7, quai Tarass Chevchenko, Moscou 121248, U.R.S.S.).

HORA DE POESIA : N° 49/50. Dossier Borges. Poètes contemporains et nombreuses notes. (Virgen de la Salud, 78, Barcelona 08024, Espagne).

PO&SIE : N° 44. Une belle série de poèmes de José Bergamin, trad. par Louis Dalla Fior ; un curieux « récit en poème » de Bertolt Brecht ; des poèmes de Malcolm Lowry, Hugo von Hofmannsthal. Aussi : Adonis, Petr Kral, Vadim Kozovoï, Arno Schmidt... (Belin, 60 F).

ARPA : N° 36. Publiée par Gérard Bocholier et Jean-Pierre Siméon. Des inédits curieux de Jean Follain (on aimerait savoir de quels manuscrits ils proviennent, les époques d'écritures étant diverses), des poèmes et proses de Pierre Gabriel, Raymond Beyeler, de la poétesse cubaine Zoé Valdés, trad. Claude Couffon, Georges Bonnet, Charles Simic, trad. par Madeleine Follain, Cecily Macworth, Jean-Pierre Siméon, Odile Caradec, Sandra Céanne Michel Pierre ; un ensemble de huit poètes de Belgique.. Des chroniques (G. Bocholier, 46, av. des Paulines, 63000 Clermont-Ferrand).

H.D.

Dans ce numéro

● François Cariés a publié : *Trois Poèmes* (Le premier cru, 1953), *Aux pieds du vent du Nord* (Gallimard, 1982), *Le Marcheur d'Eden* (Obsidiane, 1987), ainsi que plusieurs textes ou fragments de 1941 jusqu'à présent, dans divers périodiques. Il va faire paraître dans le courant du printemps, *Mauvaises vies* (Tombeaux sauvés), à la Librairie Séguier.

NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs.*
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. — POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. — NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE. L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.
88. POESIE-PERFORMANCE.
- 89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heisebühl, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean Tortel, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport. Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-B. Percet.
91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.
92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.
93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.
94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.
95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.
- 96-97 JEAN TORTEL : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens, etc. : G. Arseguel, J.-P. Balpe, A. du Bouchet, P. Chappuis, N. Cendo, G.-E. Clancier, A. Coulangue, L. Decaunes, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Dupin, Cl. Esteban, D. Esteban, P. Getzler, L. Giraudon, J.-M., Gleize, J. Guglielmi, Guillevic, E. Hocquard, Ph. Jaccottet, R. Jean, G. Jouanard, M.F. Jouannic, F. de Laroque, P. Lartigues, J. Laude, G. Mounin, S. Nash, G.-D. Percet, L. Ray, R. Regnaut, M. Ronat A.R. Rosa, J. Roubaud, Cl. Royet-Journoud, R. Sabatier, J.-L. Sarré,

J.-L. Steinmetz, J. Todrani, Toursky, F. Valabrègue, B. Vargaftig, A. Veinstein...

98. JAROSLAV SEIFERT. — POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.

99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue, avec des sextines de : Bertolome Zorzi, Pietro Bembo, Scipione Agnelli, François Pétrarque, Salomon Certon, Montemayor, Lope de Vega, Luis de Camoëns, Barnaby Barnes, Martin Opitz, Andreas Gryphius, Ezra Pound, Louis Zukofsky, Elisabeth Bishop, Joan Brossa, etc... *Textes et poèmes* : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivennes et Lucien Bonnafé.

100. LE TANGO

102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp — *Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzotto.*

103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre. Et : Peretz Markish, Haïn Vidal Sephiha, Clarisse Nicoidski-Abinum, J.-P. Balpe, H. Deluy, J.-Ch. Depaule, J. Garelli, B. Noël, A. Olivennes, J.-M. Raynaud.

105. LE MONOSTICHE - LOCHAC : près J. Tortel - CINQ POETES AMERICAINS D'AUJOURD'HUI : Rae Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge, Michael Palmer, Joseph Simas. Et : György Somlyo, Jean Tortel, Esther Tellermann, Yves Boudier...

106. LA FONTAINE : J. Tortel, La Gessée, P. Lartigue, Jacques Réda, Cl. Adelen, Jean Royère, H. Lucot, J.-Ch. Depaule, L. Ray, J.-P. Balpe, Y. Boudier, L. Robel - MARIO DE SA CARNEIRO - Craig Watson, G. Arseguel, J. Todrani, Christian Tarting, Guy Jannin, Inigo de Satrustegui...

107-108. POETES DE LA REUNION : Première présentation d'ensemble de la poésie des nouvelles générations ; poèmes en créole et en français, documents, études, proverbes, jeux de mots, locutions...

Et : Jean-Joseph Rabéarivelo, Edward Dorn, Giorgio Bassani, Carlo Pasi, Ralph Gruneberger, Jérôme Rothenberg, Emmanuel Hocquard, Armand Rapoport, Jean-Pierre Balpe, Gil Jouanard, Jean-Michel Maulpoix, Claude Ernoult, Anne Mesliand, Éric Maclos, Michel Mourot...

109. SONNETS FRANÇAIS (1550-1625) : choisis et présentés par Jacques Roubaud. Et : *Maria Obino*, trad. par J. Guglielmi et Cl. Royet-Journoud - Martine Broda, Alain Coulangue, Robert Davreu, Jean-Charles Depaule, Joséé Lapeyrière, Philippe Longchamp...

110. PESSOA ET LE FUTURISME PORTUGAIS : n° réalisé par Jacinto Lageira et Henri Deluy ; textes et poèmes de F. Pessoa, Mario de Sa Carneiro, José de Almada-Negreiros ; Nombreux inédits en français ; Présentations, chronologie, bibliographie — Et : Christian Prigent, Claude Adelen, Marie Etienne, Jean-Pierre Ostende...

Des mots à ne pas oublier

Rapine : du latin « rapina » (« rapere » : saisir, piller). Apparaît vers 1180 Action de saisir ou de ravir quelque chose avec de la violence. Larcin. Volerie. Concussion. Rapiner : vers 1250, prendre par rapine ; rapiner sur tout ; rapiner des bijoux.

« Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice... »

La Fontaine, « Le Paysan du Danube »,
Livre XI, 7^e fable.

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez, avec un vers ou une phrase dans lequel ce mots est employé.

action poétique

Abonnement
ou
Réabonnement

Nom, prénom, adresse : _____

Je m'abonne pour _____ an (s) à la revue

France - 1 an (4 n^o) 160 F — 2 ans (8 n^o) 290 F

Etranger - 1 an (4 n^o) 250 F — 2 ans (8 n^o) 450 F

Pour l'Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

- Je désire également recevoir les numéros suivants (voir la liste des n^o disponibles : _____)

— Je vous adresse la somme totale de _____ F

Action Poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n° 2,
77210 AVON.

LIRE

- CHARLES REZNIKOFF : *Holocauste - Dominique Bedou.*
- EMMANUEL HOCQUARD : *Le cap de bonne espérance - P.O.L.*
- PIERRE LARTIGUE : *Beaux Inconnus - Gallimard.*
- BERNARD NOEL : *Journal du regard - P.O.L.*
- BERNARD NOEL : *Onze romans de l'œil - P.O.L.*
- JEAN THIBAudeau : *Mémoires - Comp'Act.*
- JORGE LUIS BORGES : *Les conjurés/Le chiffre (trad. Cl. Esteban) - Gallimard.*
- DANIEL FLEURY : *Prospectus - Flammarion*
- FERNANDO PESSOA : *Livre de l'inquiétude (trad. I. Oseki-Dépré) - Unes.*
- JACQUES GAUCHERON : *Anthologie de la poésie macédonienne Messidor.*
- PAUL CELAN : *Poèmes (trad. J.E. Jackson) - Unes.*
- ALAIN COULANGE : *La honte - à Passage.*
- JACQUELINE RISSET : *Marcelin PleyNET - Poètes d'aujourd'hui/Seghers.*
- OLIVIER CADIOT : *L'art poétique' - P.O.L.*
- Textes sacrés et profanes de l'Égypte ancienne, 2 - Gallimard.*
- Poètes bouddhistes des Tang (trad. P. Jacob) - Gallimard.*
- SOR JUANA INES DE LA CRUZ : *Le divin Narcisse (trad. F. Magre, Fl. Delay, J. Roubaud) - Gallimard.*
- JACQUES REDA : *Amen, Récitatif, La tourne - Poésie/Gallimard.*
- MARCELIN PLEYNET : *Premières poésies - Cadex.*
- JACQUES DEBUISSON : *Abécédaire - La bougie du sapeur.*
- JACQUES REDA : *Ferveur de Borges - Fata Morgana.*
- MARCELIN PLEYNET : *Plaisir à la tempête - Carte blanche.*
- ANDRE ROY : *L'accélérateur d'intensité - Castor Astral.*
- JACQUES REDA : *Recommandations aux promeneurs - Gallimard.*
- CHARLES CROS : *Pieds retournés - La bougie du sapeur.*
- JACQUES DUCHATEAU : *La colonne d'air - Ramsay.*
- MICHEL VERRET : *La culture ouvrière - A.C.L.*
- HENRI MICHAUX : *Connaissance par les gouffres - Poésie/Gallimard.*

LE GIGOT ET SON FRICHTI D'AILLET

Le nom de la chose vient, dit-on, de l'ancien français « gigue » qui désignait un instrument de musique. Par glissement et contiguité de forme (quant à l'objet).

Le gigot. Il n'est pas nécessaire ; il est incongru ; il est inconvenant d'insister. Le gigot. Point. Le gigot. Parfait. Rare (et rare dans la répétition). Le gigot d'agneau en mars, avril, mai (de préférence) ; le gigot de broutard en juin, juillet (de préférence) ; le gigot de mouton en septembre et jusqu'en mars (de préférence). Bien qu'on nous propose aujourd'hui des gigots d'agneau en décembre !

Le gigot. Et puis l'ail. Cette petite plante de la noble famille des liliacées à laquelle nous devons le poireau, l'oignon, l'échalote, la ciboule, toute la théorie des sublimes sublimités. Superbe rencontre d'une chair fine, savoureuse saveur, et de grand caractère, avec l'onctuosité forte de la plante. Rencontre qu'il convient de soigner. De préparer par de longues parlotes et d'éternelles questions. Faut-il piquer d'ail un gigot d'agneau pascal ? Je dis non. Mais je l'accompagne dans son plat de nombreuses gousses qui vont cuire dans leur peau et porteront à la bouche une crème sans égale. Et je le mange avec un seul légume, frais. Je pique légèrement le broutard et je l'accompagne de gousses. Je le mange avec des pommes de terre sautées et des tomates à la provençale. Je pique fortement le mouton. Je le dégraisse après un quart d'heure de cuisson, j'arrose légèrement. Je l'accompagne de gousses. Je le mange avec un gratin. Je les fais tous cuire au four. Vingt minutes par kilo pour l'agneau et le broutard, une demi heure pour le mouton et même un peu plus suivant l'odeur.

Nous sommes en avril/mai. Voici une recette du sud-ouest : le gigot d'agneau et son frichti d'aillet. L'aillet ? Nombre de français ignorent que l'ail, au printemps, peut être utilisé comme un poireau (il ressemble un peu au poireau sauvage).

Un gigot d'agneau, donc. Moins de deux kilos. Parer. Manche bien dégagé. Souris bien dodue. Au four bien chaud. Ni poivre, ni sel. Un peu d'huile d'olive (ajouter une noix de beurre en fin de cuisson). Haricots verts frais. Légèrement blanchis. Passer à la poêle avant de servir (ne pas les mettre, surtout, autour du gigot : ils prendraient trop de gras et perdraient du corps). Par ailleurs, préparer le frichti d'aillet. Voici la recette de notre amie Nicole Poirier : Dans un poêlon, deux ou trois bottes d'aillet, nettoyé, coupé en petits morceaux, une poignée de persil, sel, poivre, deux poignées de pain rassis émietté (pas de la chapelure qui donnerait de la bouillie !). Le tout dans l'huile (pas mal). Faire partir à feu vif. Laisser revenir à feu bas rapidement. Servir avec le gigot, son jus, et le légume, en accompagnement (c'est également excellent avec des cotelettes).

Le phénix des hôtes de nos plats... oui.

H.D.